



Pierre Michon  
*une autolégende*

  
*initiales*  
GROUPEMENT DE LIBRAIRES  
[www.initiales.org](http://www.initiales.org)

# Notes sur un carnet de libraire

Alain Girard-Daudon

**L**e jeune libraire ouvre au hasard un livre à couverture jaune. Vie de Joseph Roulin. Il le lit d'une traite. Il ne connaissait de Joseph Roulin que les portraits qu'en fit Van Gogh, en empereur des Postes à la barbe fleurie. Il connaissait encore moins l'auteur de ce court texte. Simplement, ce jour-là, il sut exactement pourquoi il avait choisi d'être libraire.

\*

Je ne me suis jamais remis de cette lecture et j'ai lu depuis avidement tout ce qu'avait publié Pierre Michon. Il est entré dans « ma » littérature. Il a pris corps au sens sacré, au sens d'éternité. Mais l'autre corps, le corps mortel, celui qu'il est parfois bien, parfois pas bien de connaître, je n'avais jamais souhaité le rencontrer. Je le savais là-bas du côté d'Orléans, ou de sa Creuse natale.

\*

Un jour à l'invitation de Jean-Claude Pinson et de l'Université, il est venu à Nantes, puis revenu, puis resté. Il est passé à la librairie, repassé, pris ses repères, et entre le libraire muet de timidité et le grand écrivain se sont installées des habitudes d'amitié.

\*

J'avais rencontré l'auteur de ma vie. Plus jeune, j'aurais rêvé en les lisant être l'ami de Proust, Céline ou Rimbaud. Mais ceux-ci eussent sans doute été d'impossibles et fuyants compagnons, maugréant sans cesse, très las ou très furieux, que sais-je... Celui-là était proche, vrai, tendre, drôle, profond, se moquant des postures convenues. (« Alors qu'est-ce qu'il en pense de son grand écrivain ? » m'avait-il dit le premier soir, où ayant bu plus que raison, il brisait le piédestal où je le tenais, provoquant en moi un sentiment confus de colère et de peine).

\*

Il demande des nouvelles des enfants, des amis, de tous ceux auxquels on tient, et s'inquiétait de la santé de ma mère qui, comme la sienne, était au bout de son âge. Certains jours, c'est un frère.

\*

Relisant *Maîtres et serviteurs*, je lis ceci : « Le ciel était pur. Il n'y avait plus de rosée, on avait passé l'heure où les cyprès l'ont bue... » Je suis bouleversé par le chant de cet alexandrin qui vient me surprendre au détour d'une page. Il y a ainsi des cadeaux somptueux qui sont l'un des secrets de la fascination qu'on éprouve à le lire. Je pense bien sûr à « Toutes choses sont muables et

proches de l'incertain ». Comment Michon apôtre d'une certaine modernité peut-il exprimer une telle nostalgie racinienne ?

\*

Nostalgie toujours, Booz endormi, n'est-ce pas celle de nos enfances que nos mères bienveillantes et les écoles républicaines nourrissaient, en nous forçant un peu, de ces longs et lents poèmes ? Un jour que l'Université l'y invite, plutôt que de gloser sur Hugo, il se contente (et ce n'est pas rien !) de donner à entendre le texte nu. Il raille volontiers le goût d'aujourd'hui pour les colloques et rencontres en tout genre, ce qu'il appelle « les lubies culturelles de la marchandise ».

\*

Un soir chez des amis que nous parlions de Saint-Simon, à moins que ce ne fut lui qui ait été en train de le lire à ce moment-là, il s'est plu, tout le reste du repas, à jouer aux petits marquis, aux hommes de cour, lui qui l'est si peu. Une autre fois, c'était un prince chinois d'une très ancienne dynastie qui l'inspira dans un café. Il joua longtemps, lui qui eût aimé être acteur, retrouvant gestes, mots, postures d'autrefois avec une parfaite justesse et un irrésistible humour. J'avais ce sentiment de vivre certaines belles pages qui ne seraient jamais écrites.

\*

Il vient à la librairie deux à trois fois par semaine, il y donne ses rendez-

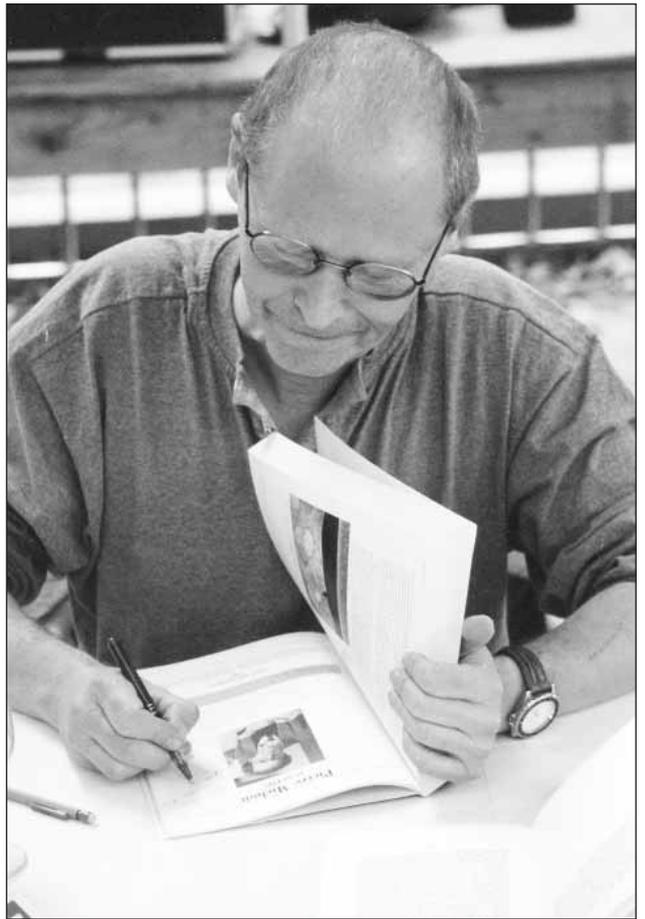


photo : D.R.

vous comme il le faisait à Orléans chez Catherine. Il y retrouve Yaël avant de déjeuner. La petite Louise court dans les escaliers. Parfois il sort en feignant d'être mécontent de n'avoir pas trouvé l'introuvable.

\*

Il dit certains jours de moral un peu gris qu'il ne croit plus en rien, que la littérature est inutile. Puis, pour une mère qui s'en va, une petite fille qui naît, il dit les mots qu'il porte en lui, des textes qui toujours l'accompagnent. Et la littérature est là.

# L'ère de Pierre

Catherine Martin-Zay

*Je lis encore beaucoup, c'est quand même ce que je fais le plus dans la vie...*<sup>1</sup>

**J**e me souviens bien du moment où Pierre, en 1976, est venu à la librairie pour la première fois: il me parut très timide, déterminé néanmoins sur ce qu'il venait chercher ce jour-là: le livre d'un « grand auteur »<sup>2</sup>, un « livre chic »<sup>3</sup>. Il parla peu, ne cherchant visiblement pas l'échange, semblant même le craindre. Pourquoi le remarquai-je, pourquoi est-ce que j'en garde aujourd'hui encore un souvenir si vif? Était-ce le choix de l'auteur qu'il avait fait, ses quelques paroles, son regard, sa chevelure d'alors, blonde, légère, bouclée, une manière d'être? Sans doute tout cela à la fois, mais très certainement déjà une **présence**, qui s'imposait, même dans l'esquive.

L'ère de Pierre, ce fut, dès ces années quatre-vingt l'ère de la gabardine (un talisman), de ceux que nous appelions les « hippopotames de la pensée » qu'il lisait (les auteurs « irremplaçables »<sup>4</sup>, mais qu'il voulait un jour égaler), des rencontres multiples aux « Temps Modernes », des chapeaux élégants de Jacqueline<sup>5</sup> pour les grands soirs de Pierre, des dîners inoubliables qui suivaient, du boulaouane et du Sancerre rouge.

En 1984, ayant à peine terminé la lecture des *Vies minuscules*,



Pierre présente *Les vies minuscules* aux Temps Modernes le 17 mars 1984. A sa gauche, Colette Olive des éditions Verdier et Thierry Bouchard à l'initiative de *Compagnies de Pierre Michon* coédition Verdier/Théodore Balmoral 1993.

consciente de l'évidence d'un talent singulier, de la radicale beauté des phrases, de leur puissance d'émotion, de l'éclat qu'il y avait à le lire, je proposai à Pierre une présentation à la librairie.

Peu enthousiaste, il se laissa néanmoins convaincre du moment que c'était moi qui posais les questions, comme pour le protéger de quelque universitaire redouté? La lectrice en moi était touchée de cette confiance. La partie n'était pas facile mais je sais aujourd'hui que ces moments, concentrés sur l'Essentiel, furent ma meilleure part dans ce métier. Son émotion, la mienne, que forcément le public percevait, donnaient une fragilité à notre ambitieuse entreprise: les lecteurs



Librairie «off» : présentation à la bibliothèque d'Orléans où Georges Bataille fut conservateur, de *La mort à l'œuvre* de Michel Surya (éd. Gallimard). Pierre est en compagnie de sa libraire, de Thierry Fourneau et de Jean Gilbert. (avril 1987)  
photos © Librairie les Temps modernes.

n'en étaient que plus désireux de le lire, séduits aussi par la simplicité, le naturel de Pierre. Il démystifiait l'idée que le public pouvait se faire de son travail d'écriture mais sans le désenchanter cependant. Ce qu'il dit aujourd'hui de cette « grande exultation intérieure » qu'est pour lui le moment de l'écriture, nous pouvions en constater sur lui les effets : amaigri, flottant dans ses vêtements, il semblait vidé de toute force, voué à une seule tâche qui le possédait, incorruptible. Un mystère subsistait.

Il venait souvent. Nous riions. Nous parlions. La vie littéraire était au centre de nos conversations. Les livres aussi bien sûr : j'ai un secret plaisir à penser aujourd'hui que

tous ces Faulkner, Cingria, Pound, Roussel qu'il magnifie dans ses livres de sa belle prose, ses doigts de « scribe » les ont, un jour ordinaire, choisis et sortis du rayon poche des « Temps Modernes », à l'entrée du magasin alors...

Certains nous revenaient toujours dans la conversation : « Bob »<sup>6</sup> avant tout et toujours, l'ami de toutes les situations, l'éditeur accordé à Pierre, fin et habile stratège. Bernard Wallet, Jean-Baptiste Pontalis<sup>7</sup> qui avait présenté *Rimbaud le fils* avec lui. Pierre Bergounioux, François Bon, Guy Walter qui avaient été parmi ses premiers auditeurs. Les noms des écrivains que j'avais invités, ou invitais : Echenoz, Rolin, Macé, Rouaud, Trassard, Noël, Grenier,



En compagnie de Richard Millet, venu parler de son livre *L'innocence* aux éditions P.O.L.

toutes générations confondues, je ne peux les citer tous. Quignard et Pachet, invités pour les 30 ans de la librairie. Les Orléanais écrivains: Claude Mouchard, Thierry Bouchard, Jean-Baptiste Puech, Thierry Fourneau, Gabriel Bergounioux et en dernier lieu « Tonio »<sup>8</sup> auquel Pierre vouait admiration et affection. Secret sur son travail, Pierre ne l'était pas sur ses amitiés, essentielles pour lui, ni même sur sa vie. Il avait choisi de venir le lundi après-midi, quand il n'écrivait pas, jour plus calme à la librairie, ou le jeudi après avoir acheté *Le Monde des livres*.

Il venait en « *Homme libre* »<sup>9</sup>.

Disposant de tout son temps, exigeant du mien avec gentillesse mais fermeté, il était plutôt généralement paisible, attentif, disponible, malicieux parfois. Lui dont je connaissais les possibles et réelles violences, la force redoutable d'une toute puissance cachée, j'appréciais cette délicatesse amicale à mon

égard, elle me touchait beaucoup, me touche encore.

Curieux du moment présent et sachant en jouir, y participant (il répondait parfois au téléphone – la vie était un jeu –), il regardait surtout les femmes, les belles clientes aux longues jambes d'Ava Gardner, qui étaient aussi de potentielles lectrices. Il s'asseyait à côté de moi, non loin de la caisse où il souhaitait qu'un jour tombassent d'abondance les « dollars » que lui procurerait la vente de ses livres. Il surveillait les « pilettes dorées »<sup>10</sup> qui devaient, selon lui, enluminer la librairie. Elles l'enlumaient.

« ...jouir de tout et tout écrire pourtant, je le voulais, je le pourrais... »<sup>11</sup> ■

**Catherine Martin-Zay est la fondatrice de la librairie « Les Temps Modernes » à Orléans.**

#### Notes

1. Rencontre avec Pierre Michon. Entretien à Olivet en juillet 1993 avec Marianne Alphant (dossier Les Temps Modernes/Ceil de la lettre).
2. Il s'agit de Georges Bataille, voir p. 114 « Vie du Père Foucault », in *Vies minuscules*.
3. Voir p. 116, même texte.
4. *Trois auteurs* éditions Verdier.
5. Sa première épouse.
6. Gérard Bobillier directeur des éditions Verdier.
7. Voir *En marge des jours*, p. 100 éditions Gallimard: « me promenant avec Pierre Michon en Orléans... » Jean-Baptiste Pontalis.
8. Antoine Volodine.
9. *Corps du roi* p. 97, éditions Verdier.
10. Dédicace que Pierre me fit pour *Vie de Joseph Roulin* le 7 mars 1988: « Pour C.M., cette Vie de J.R. dont les pilettes dorées vont enluminer Les Temps Modernes! »
11. « Vie de la petite morte » p. 204, in *Vies minuscules*.

# Le génial crétin de la Creuse

## Jean-Claude Lebrun

« Crétin de la Corrèze, crétin de la Creuse », lança un jour Pierre Bergounioux. Il voulait parler de lui-même, et de Pierre Michon. Avec le troisième larron Richard Millet, les « cousins de province » les plus marquants de notre paysage littéraire.

Quand l'heure serait plutôt au règne partagé de l'autofiction et d'un réalisme médiocre, Pierre Michon a choisi en effet de se camper sur un terrain radicalement inactuel. Là où, ainsi que dans les grands récits mythiques, le merveilleux et l'histoire s'interpénètrent et se confondent. La clef pour accéder à ce territoire rare ? Une écriture poétique et précieuse, qui tourne délibérément le dos à l'usage commun de la langue et fait de chaque récit de Pierre Michon un objet esthétique rigoureusement concerté, dans ses grandes masses comme dans chacun de ses détails. Complexe dans son élaboration et cependant de cette absolue limpidité en laquelle du sens, à profusion, se rassemble. Procurant au lecteur la sensation



photo : D.R.

singulière de se trouver devant une littérature qui lance un défi au temps. Et qui certainement parlera longtemps encore, après que se seront évanouis les petits marquis d'aujourd'hui. ■

**Critique littéraire au journal l'Humanité, Jean-Claude Lebrun a publié des essais sur Jean Echenoz en 1992, et Jean Rouaud en 1997 aux éditions du Rocher.**

# Michel Vanden Eeckhoudt

Cette route devint bientôt ma passion. Il y avait là de grands prés, des noyers obscurs à la sortie du village, et plus loin des bois parcourus de multiples sentiers conduisant à des hameaux ; tout cela suivait la lèvre de la falaise, ça grimpa fort parfois, et il y avait des caches derrière des éboulis, des combes où rien ne se voyait que le ciel, des haltes secrètes sous des hêtres. Là, les après-midi de congé, le plus souvent sous la pluie, je faisais mine de prendre l'air et de m'intéresser fort aux herbes ou aux cailloux — les instituteurs ont de ces lubies, de ces licences —, mais je tournais en rond dans les sentiers et l'attendais, raide, crispé dans une contention douloureuse qui faisait battre comme à même mon sang une femme parée puis nue, rhabillée aussitôt et nue, un rythme de nylons, d'or et de peau, mille soies battant cette chair de soie. En ces dispositions j'allais jusqu'à la Beune ; je la regardais là en bas couler dans son trou, des eaux sales sous un ciel sale où des poissons invisibles frayaient, les yeux grands ouverts et mornes : que ce monde était beau pourtant, où des nylons pouvaient emplir mon esprit, le dénuder en dénudant une chair rêvée.

*La Grande Beune, Verdier, 1996, pages 27-28.*

**Photographe belge né à Bruxelles en 1947, Michel Vanden Eeckhoudt a publié de nombreux ouvrages, comme *Chroniques immigrées* en 1978 ; *Zoologies*, en 1983 ; *Sur la ligne* en 1994 ; *Les Travaux et les jours*, avec Manuel Vasquez Montalban, Actes Sud, 1996 ; *Chiens, Marval*, 1997.**



# Vie de Pierre Michon

Alain Girard-Daudon

## **Pierrot**

Certains l'appellent affectueusement Pierrot, parce qu'il a le visage rond, comme une lune dans un ancien film de Méliès, et quelque chose de pur et doux de l'enfance qui ne part pas. Le sourire est presque immédiat quand il vous découvre. Au premier abord, l'homme est accueillant, affable, il est de ceux qui ouvrent les bras. « Et alors, vous dit-il, quelle nouvelle ? » Resurgit le paysan croisé sur un chemin de la Creuse, d'où il vient.

On l'imagine aussi comme homme de cloître, tout de patience et de silence. N'était cette malice qui surgit quand les yeux se plissent. N'était aussi en d'autres temps cette angoisse qui vient voiler le regard. Ainsi sur la photo célèbre de Michel Vanden Eeckhoudt que publia Libération, où Pierre près d'une rivière (la sienne ? la Creuse ? ou la Grande Beune ?) semble nous appeler de très loin, d'un pays qu'on ne sait pas.

À Nantes, il est un passant ordinaire, on ne se retourne pas sur lui. Les villes tardent toujours à reconnaître leurs écrivains. Seuls quelques uns savent et disent que c'est un écrivain majeur. Pierre Michon vit à Nantes depuis six ans.

## **Un « prince fragile »**

Il est né en 1945 dans un petit village de la Creuse, pays joli sans doute, mais terriblement perdu, et en cet immédiat après guerre encore très ancien et immobile. Les paysages de là-bas serviront maintes fois de décors dans ses textes.

Les parents sont instituteurs. Très tôt le père s'absente du foyer. « À mon père, inaccessible et caché comme un dieu, je ne saurais directement penser. » Pierre est élevé par sa mère et ses grands-parents, venus vivre avec lui. Enfance choyée plutôt douce semblerait-il. À l'école il récite de la poésie. Sur les chemins, chez lui, il entend le patois. Il y est attentif, il aime la diversité et l'étrangeté des langues. Il faudra y penser quand beaucoup plus tard, la langue de l'écrivain Michon aura trouvé sa couleur, sa chair, se souvenir qu'elle est née là, dans une province d'autrefois avec ses fermes, ses écoles de la République, ce monde d'hier si proche et si disparu. Puis il est interne au lycée de Guéret. Il est sorti du cocon, découvre les autres, une autre vie, la ville, reçoit un choc à la lecture de Rimbaud. L'enfant génial qui voit tout à l'âge où le meilleur écrivain balbutie encore, puis choisit de se taire et de fuir, le fascine, et comme beaucoup d'entre nous, le laisse désespéré, le renvoyant à son incomplétude. Comme ce sentiment qu'on peut avoir qu'il y a là trop d'or offert à ramasser et que l'on s'épuise en de vains efforts.



photo: Richard Dumas



photo: Richard Dumas

« Ayant, comme tant de nigauds infortunés, pris pour dogme les rodomon-tades juvéniles de la Lettre du Voyant, je travaillais à me faire tel, et en attendais l'effet de miracle promis; j'attendais qu'un bel ange byzantin, descendu pour moi seul dans toute sa gloire, me tendît la plume fertile arrachée à ses rémiges et, dans le même instant, déployant toutes ses ailes, me fit lire mon œuvre accomplie, écrite à leur revers, éblouissante et indiscutable, définitive, indépassable. » La rencontre avec le poète est à la fois une révélation et un gâchis. Il faut attendre un peu pour une nouvelle rencontre.

Les années qui suivent sont des années d'errance. Pierre n'a pas le goût du monde adulte, ni de la vie ordinaire. Le poète de dix sept ans lui a laissé ses envies de révolte, ses désirs de fuir. Ça tombe bien: ces années-là, partout dans le monde sont des années de braise. Étudiant à Clermont-Ferrand, il n'est pas seul en 1968 à rêver des mondes meilleurs qui n'existent pas, pas seul non plus, à qui le retour à l'ordre donnera des bleus à l'âme. On le voit alors vivant un peu en communauté, faisant du théâtre d'agit-prop, militant gauchiste tenté par l'action radicale, niant, reniant tout, en guerre ouverte avec lui-même et le monde ancien. On l'imagine en habit de maudit, aimant les femmes au cœur rouge et les alcools de toutes couleurs, un peu trop.

### Écrire pour ne pas tomber

Quand? Comment s'est opérée la mutation? Comment le jeune homme au fond du gouffre qu'il s'est creusé est-il devenu l'écrivain Pierre Michon?

Un jour c'est sûr, il voit où il en est et, se retournant, d'où il vient. De ce monde qu'il avait occulté, de ces petites ombres du passé autrefois rencontrées qu'il avait effacées de sa mémoire, voilà qu'il voulait en parler, comme enfin une façon de parler de lui-même. Il écrit, on imagine, dans un état de grâce, de ferveur absolue. Il raconte dans huit textes courts huit petites vies, des existences oubliées

de l'histoire, des petits riens au regard du temps qui se révèlent d'extraordinaires destins. D'« événements infimes et de bonheurs nains », l'écrivain fait une légende. Ce sont *Les vies minuscules* qui paraissent chez Gallimard en 1984 et obtiennent le prix France Culture. Ces sortes de chroniques ont ceci de remarquable qu'elles sont aussi, comme le souligne Jean-Pierre Richard, « une autobiographie oblique et éclatée ». Michon ne s'en cache jamais: « *Parlant d'eux, c'est de moi que je parle* ». À la fin du récit, il dit encore, parlant de ses personnages: « *Qu'un style juste ait ralenti leur chute, et la mienne peut-être en sera plus lente; que ma main leur ait donné licence d'épouser dans l'air une forme combien fugace par ma seule tension suscitée; que me*

**Écrire pour ne pas tomber, porter en pleine lumière le trésor des sentiments cachés et des vies oubliées, on voit lisant ces lignes, la profondeur et l'urgence de la quête, l'intensité du regard et la fulgurante beauté de la langue.**

terrassant aient vécu, plus haut et clair que nous ne vivons, ceux qui furent à peine et redeviennent si peu. » Écrire pour ne pas tomber, porter en pleine lumière le trésor des sentiments cachés et des vies oubliées, on voit lisant ces lignes, la profondeur et l'urgence de la quête, l'intensité du regard et la fulgurante beauté de la langue. En ce début des années quatre-vingt, Michon a trouvé le chemin dont il ne déviara pas.

C'est aussi ces années-là qu'il découvre Faulkner. « *C'est dans son ombre et en quelque sorte par sa main que j'ai commencé d'écrire.* » La lecture d'*Absalon*, *Absalon* n'est pas pour rien dans la formidable pulsion libératoire qui conduit Michon à l'écriture. « *Ce que m'a donné Faulkner, c'est la permission d'entrer dans la langue à coups de hache, la détermination énonciative, la grande voix invincible qui se met en marche dans un petit homme incertain. C'est la violente liberté.* » À Faulkner, il va consacrer plusieurs écrits, dont le récent *Corps du roi*.

### **Un vieux peintre oriental**

Pour ceux qui lisent un peu « en avant », les vrais lecteurs, les quelques critiques exigeants, la parution des *Vies minuscules* est un événement considérable, un de ces rares textes qu'on peut lire et relire sans en épuiser la richesse, la fraîcheur et la force. Dès lors se constitue une informelle confrérie des amis de Pierre composée de journalistes (à *Libération*, au *Monde* notamment), de libraires, d'écrivains (Bon, Bergounioux, Reda, Echenoz, Pachet et tant d'autres). Voilà l'écrivain qui vient juste de naître, tôt mythifié. Il

observe cela avec un certain détachement. « *Ce que vous me dites là de ma reconnaissance, n'importe quel écrivain qui a une bribe de notoriété peut l'entendre... La démocratie fait que nous sommes tous des écrivains majeurs. Ou de façon plus vicieuse, qu'il n'y aurait plus d'écrivains.* » Pierre sait qu'il ne se soumettra à aucune loi du marché, à aucune sollicitation même amicalement impatiente de ses lecteurs, de ses éditeurs. Qui aime Michon devra savoir attendre. Il écrira quand le temps sera venu de le faire comme « *ces vieux peintres orientaux qui pendant dix ans ne font rien, se promènent au bord de l'eau, et qui tout à coup en deux minutes et trois coups de pinceau font un admirable canard.* » Il rêve de haïkus en quelque sorte, et ne fera que des textes brefs.

De là son goût du secret, voire son agacement quand on l'interroge sur ses projets. Le questionne-t-on sur son travail qu'il vous intime avec sourire et fermeté de faire silence sur le sujet, quitte à s'éloigner de vous, comme un marcheur rêveur qui ne travaille jamais, se contentant d'observer et de cueillir dans le monde ce que nous ne voyons pas. Il théorise peu, dissimule volontiers la peine qu'il y a à créer et, avec le bon rire qui est le sien, prétend que c'est paresse ces longs temps d'impuissance si nécessaires à la maturation du texte. Nous savons cependant que, pour peu qu'un sujet le retienne, fût-ce l'Irlande païenne, fût-ce l'assèchement des marais de Vendée ou la vie de Goya, il procède par une étonnante accumulation de savoirs, avant de se jeter vite et fort



photo: Richard Dumas

dans l'écriture. « *Ce que je demande à la littérature est que la rédaction d'un texte soit une fabuleuse dépense d'énergie, aveugle mais très consciente, pleurante et riante, limitée dans le temps, comme la copulation.* »

C'est en 1988 que paraît aux éditions Verdier, son autre fidèle éditeur, *Vie de Joseph Roulin*. Ce texte est à l'origine une commande d'Alain Nadaud. Pierre aime l'idée de commande. Sans doute les perçoit-il comme un aiguillon, un stimulant et aussi le moyen d'orienter une curiosité que tout attise. Ces soixante pages qui paraissent cette année-là sont pour ceux qui les attendaient, et n'attendaient que ça, une source de joie totale. Ce texte parfait évoque la vie d'un simple, un facteur rural, qui côtoya, quelques temps en Arles, le génie solaire de Van Gogh. C'est une chose nouvelle dans l'œuvre de Michon que l'apparition de cette figure majeure et reconnue du peintre hollandais, qui achève de se désespérer sous le ciel de Provence. Comme Van Gogh, Michon fait son portrait de Joseph Roulin, et comme lui, le transfigure. Ce qui le retient chez cet homme bourru, fruste, ivrogne et républicain, c'est de tenter de saisir le regard de cet homme-là sur le mystère de l'art. À sa façon abrupte et inculte, Roulin questionne la création. Il n'est pas de vie aussi minuscule qui ne soit signifiante. « *Derrière le champ de melons des cavaliers camarguais passent au pas... Van Gogh ne les peint pas, il en est au jaune de chrome numéro trois, le pur soleil; il sue; Roulin à sa façon repense l'énigme des beaux-arts.* » Et nous, assis dans les blés, près de l'artiste,

aurions-nous d'autres interrogations ? La figure de Roulin atteint au sublime, lorsqu'à la fin du récit, au marchand avisé qui propose de lui acheter les tableaux que lui a laissés Van Gogh, il préfère les donner contre un peu de reconnaissance, et, sentant confusément que l'art n'a pas de prix. Et Michon de conclure : « *Qui dira ce qui est beau et en raison de cela parmi les hommes vaut cher ou ne vaut rien? Est-ce que ce sont nos yeux, qui sont les mêmes, ceux de Vincent, du facteur et les miens? Est-ce que ce sont nos cœurs qu'un rien séduit, qu'un rien éloigne?... Ou vous toiles perchées dans Manhattan, marchandisez qui dans vos lubies théophaniques réjouissez les dollars et ce faisant sans doute approchez un peu de Dieu, aussi?... C'est toi peut-être, Vieux Capitaine coiffé d'azur qui regardes un petit tas de bleu de Prusse tombé sur un chemin...* » On perçoit ici comment l'émotion nous est donnée, sereine et sans pathos, par la simple grâce d'une langue heureuse et sinuante, comme une rivière qui, en arrachant des morceaux de terre du pays qu'elle traverse, nous en dit un peu plus sur le sens caché du paysage, en quelque sorte l'origine du monde.

### **L'origine du monde**

L'origine du monde, c'est justement le titre que Pierre garde en réserve, et dont il publie trois chapitres dans la NRF cette même année, tant sans doute le fascinent les temps anciens et flous qu'évoquent les chroniques, des temps de genèse et de source. En attendant, c'est encore la question de l'artiste, de sa nécessaire et douloureuse solitude qui est au cœur de

*Maîtres et serviteurs* paru chez Verdier en 1990. Les figures de Goya et de Watteau sont ici convoquées.

L'année suivante, à la demande de J. B. Pontalis, qui dirige l'excellente collection *L'Un et l'autre* chez Gallimard, Michon retrouve Rimbaud, le gamin qui sur les photos « *fait la gueule* », celui qui a « *jeté bas l'appareil à douze pieds qui nous tenait debout* », qui empêche depuis tous les littérateurs de dormir, comme le jeune Michon, quelques années plus tôt. C'est *Rimbaud le fils*, portrait de l'artiste en garnement, fils d'un père absent lui aussi, d'une mère excessive et couveuse, Rimbaud fréquentant de tristes épigones (Demeny, Banville...), et surtout si tôt, si vite terrassé par son propre désir, comme le furent Goya et Van Gogh. Ce qui ici est remarquable, c'est que ce n'est pas avec Arthur que Pierre règle ses comptes, mais avec la Vulgate, cette hagiographie excessive dont on a affublé le petit ardennais. Il tourne autour de la légende, l'approchant par des « *on dit que... on prétend... mais on ne sait pas...* ». Mais que sait-on en somme de ce qui fait naître et mourir Rimbaud ? « *Qu'est-ce qui relance sans fin la littérature ? Qu'est-ce qui fait écrire les hommes ?* » Michon sait que les grandes questions demeurent sans réponse. Il sait aussi que l'Histoire qu'il aime est une grande illusion. L'Histoire littéraire tout autant. Plutôt qu'un enfant magnifié, sorte de Jésus des lettres, son Rimbaud est un petit homme fragile et incertain.



photo: Richard Dumas

**Plutôt qu'un enfant magnifié, sorte de Jésus des lettres, son Rimbaud est un petit homme fragile et incertain.**

**Le photographe Richard Dumas est immédiatement reconnaissable à son élégance, légèrement dandy, à son sens des contrastes à la fois forts et retenus, à sa façon d'inventer des images indatables qui deviennent vite des icônes, au mystère qu'il laisse toujours planer dans des carrés et des rectangles qui retiennent d'étonnantes vibrations de lumière.**



photo: Richard Dumas

## Les apparitions

« Je ne crois guère aux beautés qui peu à peu se révèlent, pour peu qu'on les invente; seules m'importent les apparitions. »

C'est bien d'apparitions dont il est question dans les deux textes, sans doute ses plus romanesques, publiés en 1996 chez Verdier, *Le Roi du bois* et *La grande Beune*. Apparition tétanisante d'une trop belle ruraliste dans un tabac de campagne, et surtout apparition miraculeuse (oserait-on dire religieuse) d'une belle dame qui arrête son carrosse en forêt pour satisfaire une envie naturelle sous le regard du narrateur à tout jamais bouleversé. « Elle se campa dans le soleil marbré de feuilles où flambèrent ses cheveux, ses jupes d'azur énorme, le blanc de ses mains et l'or de ses poignets, et quand dans un rêve ces mains se portèrent à ses jupes et les levèrent, les cuisses et les fesses prodigieuses me furent données, comme si c'était du jour, mais un jour plus épais; brutalement tout cela s'accroupit et pissa. Je tremblais. Le jet d'or au soleil sombrement tombait, faisait un trou dans la mousse. »

*L'origine du monde* est aussi le titre d'un tableau de Courbet, somptueux hommage au sexe de la femme. Michon y pense peut-être, écrivant ces deux textes où il exalte si fort la chair.

En même temps que *Trois auteurs* réflexions plutôt qu'essais consacrées à Balzac, Faulkner et au méconnu Cingria, Verdier publie en 1997 *Mythologies d'hiver*, qui comprend entre autres *Neuf passages du Causse*, petits portraits dans l'esprit des *Vies minuscules*. Neuf existences qui ne

prennent sens que dans une confrontation parfois brutale à L'Histoire, comme prennent sens les stalactites de l'Aven Armand à la dernière page du livre. « Ce ne sont pas des pierres livides dressées pour rien dans le noir, ce sont des objets pleins de sens qui ont un nom dans la bouche des hommes. » Nous aimons la première partie de ces *Mythologies*, *Trois prodiges en Irlande*, qui annonce le texte que Pierre écrira peu après en Vendée.

## Les visions

En 2000 le Conseil régional des Pays de la Loire propose à Pierre Michon une résidence d'écrivain en Vendée. Il s'agit pour lui comme pour trois autres artistes invités de rendre compte du paysage qui lui est offert. L'exercice n'est pas simple quand on sait que les régions du sud de la Vendée échappent à l'esthétique convenue d'une ruralité amène et séduisante. S'il faut rêver, c'est sur un horizon plat. Avant cela, avant même de regarder, Michon lit beaucoup. « Je n'ai pas été surpris par le pays, mes lectures le connaissaient. » Il dit encore : « J'ai pris le vent. J'ai beaucoup regardé le ciel. J'ai VU mon sujet. » Ainsi le travail d'érudition n'est pas une fin en soi. Il nourrit la rêverie, et celle-ci s'étire, dure, plus ou moins, jusqu'à... la vision ! « Ces textes sont nés de la vision de silhouettes lointaines de moines noirs s'affairant sur un horizon incertain, de brume et d'eau, en hiver. » Pour raconter le paysage, il choisit d'en évoquer la genèse. Retour à l'origine, encore. « Les choses du passé sont vertigineuses comme l'espace. » Ce passé réinventé est à la fois un merveilleux creuset de fantasmes, et un terrain d'aventures exaltant pour le créateur.

Dans *Les passants immobiles* publié par les éditions nantaises Joca Seria, Pierre Michon donne toute la mesure de son talent de conteur dans trois chroniques regroupées sous le titre d'*Abbés*. Avec une distance ironique et complice, il recrée un Moyen âge, comme on aime le rêver. « *C'est le Moyen âge, n'est-ce pas, des haleines de chevaux dans l'hiver, des cris codés au fond des bois, du gel bleu.* » Il évoque notamment dans la première chronique, comment Eble l'abbé, évêque de Limoges décide d'assécher le marais. Travail considérable, que devront assurer les paysans auxquels on promet des terres et le salut de l'âme. Ils n'ont pas le choix. Personne ne résiste aux désirs de l'abbé; les femmes encore moins. Car l'abbé est sensible à la chair. Ainsi à mesure que se façonne le paysage d'aujourd'hui, nous est contée une histoire d'amour entre l'homme d'église et une paysanne désirable et docile qui ne dit jamais rien, mais se donne quand il le veut. Dans l'ensemble de ces trois chroniques, la puissance imaginative et visionnaire de Michon atteint des sommets. Ne prétendant jamais à la reconstitution, ce qu'il nous donne à voir, et à rêver du Moyen âge, c'est sa poésie violente et fantastique. Pour mieux rendre compte de ce pays de terre et d'eau, pour répondre à la commande qui lui était faite, il choisit d'abord de « *liquider la réalité* ». « *Le paysage est une fiction, l'Histoire en est une aussi.* » Ce scepticisme, quant au réel, ce postulat que tout est illusion dans ce que disent et vivent les hommes, c'est peut-être là le fondement de la démarche créatrice de Michon. Et pour cela sa foi en la littérature.

### **La vie, l'amour, la mort**

*Abbés* paraît ensuite chez Verdier en 2002 en même temps que *Corps du roi*, réunion de courts textes plutôt iconoclastes sur des écrivains révérends: Beckett, Faulkner, Flaubert et surprise!... le Hugo surgi des récitations d'enfance. C'est une œuvre très belle et très étrange, cependant dans la cohérence de ses préoccupations, où il poursuit une interrogation sur le statut du créateur. Beckett, Faulkner, Rimbaud ou Goya, c'est toujours la même énigme: comment devient-on cela? Y a-t-il une réponse possible à cette question? Il s'interroge aussi sur l'image: il y a deux portraits dans ce livre, et quels portraits! Le Faulkner à la Lucky Strike, Le Beckett à la Boyard. C'est bien souvent dans la postérité que se construisent les icônes, grâce aux chroniqueurs, aux historiens de l'art qui font profession de bâtir des légendes. C'était dit déjà dans *Rimbaud le fils*. Michon laisse entendre, non sans ironie, que Faulkner et Beckett ont maîtrisé l'image qu'ils voulaient laisser au moins autant que l'obscur opérateur qui les regardait. « *Je suis le texte, pourquoi ne serais-je pas l'icône?* » L'ensemble s'achève sur un texte d'une simplicité lumineuse qui est une sorte de chef d'œuvre: *Le ciel est un très grand homme*. La veine autobiographique y apparaît pour la première fois aussi franche. En un temps très bref, le narrateur est confronté aux expériences majeures par quoi on existe et avance tantôt debout, tantôt courbé: le deuil, l'amour et la naissance. Michon y parle comme jamais de sa douleur, de son amour, et cela le rend grand (comme nous tous le sommes dans la violence de ces instants), mais aussi de

son indignité (ce qu'aussi chacun d'entre nous connaît). Cela clôt parfaitement le livre parce qu'on est en présence des deux corps de l'homme, le corps magnifié et le pauvre corps. Il n'a plus recours ici aux masques de la fiction, il est selon le vœu de Montaigne, lui-même la matière de son livre.

Les deux livres reçoivent le prix Décembre, l'année même où Pascal Quignard obtient le prix Goncourt. Un échetier ignare s'insurge dans la presse contre ces choix jugés élitistes. Et Sollers de dire : « Cette année, on a récompensé les abbés. » Toute petite polémique que Pierre conclut dans un éclat de rire, avant de disparaître dans les rues de Nantes.

### **Une petite fille blonde.**

Nantes où il vit depuis six ans, avec sa compagne et leur petite fille Louise. « *La paille d'or recouvre ses yeux, et parfois la petite main impatiente rejette en arrière ses cheveux.* »

Est-ce important ou non qu'il demeure ce passant ordinaire ? N'est-ce pas suffisant que ceux qui le découvrent et qui l'aiment mesurent leur chance ? ■

Ce texte est la version actualisée et développée d'un article paru dans *Encres de Loire* d'octobre 2001, revue des métiers du livre en Pays de la Loire.



photo: Yaël Pachet

# Que dire du Châtain ?

Pierre Bergounioux

**F**orme élaborée, valorisée de l'expérience, la littérature n'a reflété, longtemps, qu'une fraction de l'existence collective, celle des groupes titrés, fortunés, habitant les riches terroirs ou les grandes cités, hobereaux périgourdins, bourgeois tourangeaux ou rouennais, gens de Paris. Il y a comme une affinité réciproque entre le resplendissant miroir des livres et les importantes personnes, les autres noyées dans l'ombre, étrangères à elles-mêmes, ignorées du monde entier.

Il peut prendre fantaisie d'écrire à n'importe qui, mais certaines circonstances facilitent pareille lubie tandis que d'autres lui sont farouchement contraires. Un Creusois, par exemple, agirait sagement s'il s'abstenait d'y songer. Vague frange du désert central avec sa préfecture au nom broussailleux, la Creuse ne fut jamais le théâtre de quoi que ce soit. Dans toute son histoire, elle n'a peut-être fourni qu'un mot à la langue française, celui de *Croquants* dont les seigneurs affublèrent, jadis, les paysans révoltés. Il vient de Crocq, un hameau dans les bois, au-dessus d'Aubusson, d'où partirent un matin des va-nu-pieds exaspérés par quelque plus cuisante injustice. Ils furent branchés avant la fin de la journée. À part cela, rien. Du moins rien qui justifie qu'on prenne la plume et du papier. Des gens de peu, aux jours mornes,

jargonant le patois dans leurs tristes cantons, le vide, le vent, dira Michon, un irrémédiable néant.

On ne fait pas de livres avec ça.

C'est la conclusion qui s'impose à l'ingénu dont pareille pensée aurait effleuré la cervelle, voilà une quarantaine d'années, lorsque le monde extérieur a fait irruption dans ces marches fermées depuis le fonds des âges. Pour qui serait en peine de se représenter ce qui s'est passé, il faut imaginer, pêle-mêle, la soudaine disparition de la paysannerie parcellaire, la fuite des filles vers Limoges, l'ouverture à Guéret d'un magasin de vêtements à l'enseigne « Les modes de Paris », la prolongation, pour certains enfants, de la scolarité, et la découverte, par une poignée d'entre eux, de ce que la vie peut trouver, aux pages des livres, une netteté dont elle restera dépourvue, sans cela.

Pierre Michon a rapporté cet éblouissement et le désespoir qui lui a succédé. Tout le prédestinait à se méprendre, à s'égarer. Les livres tiraient, semblait-il, leur éclat d'univers invariablement éloignés de centaines de lieues ou d'années. Rien, dans son expérience, n'était digne de porter la langue magnifique qui l'avait bouleversé.

Il faut du temps pour comprendre, d'autant plus que sont plus anciennes les évidences auxquelles on se heurte. Celle, par exemple, qui condamne au mutisme ou à

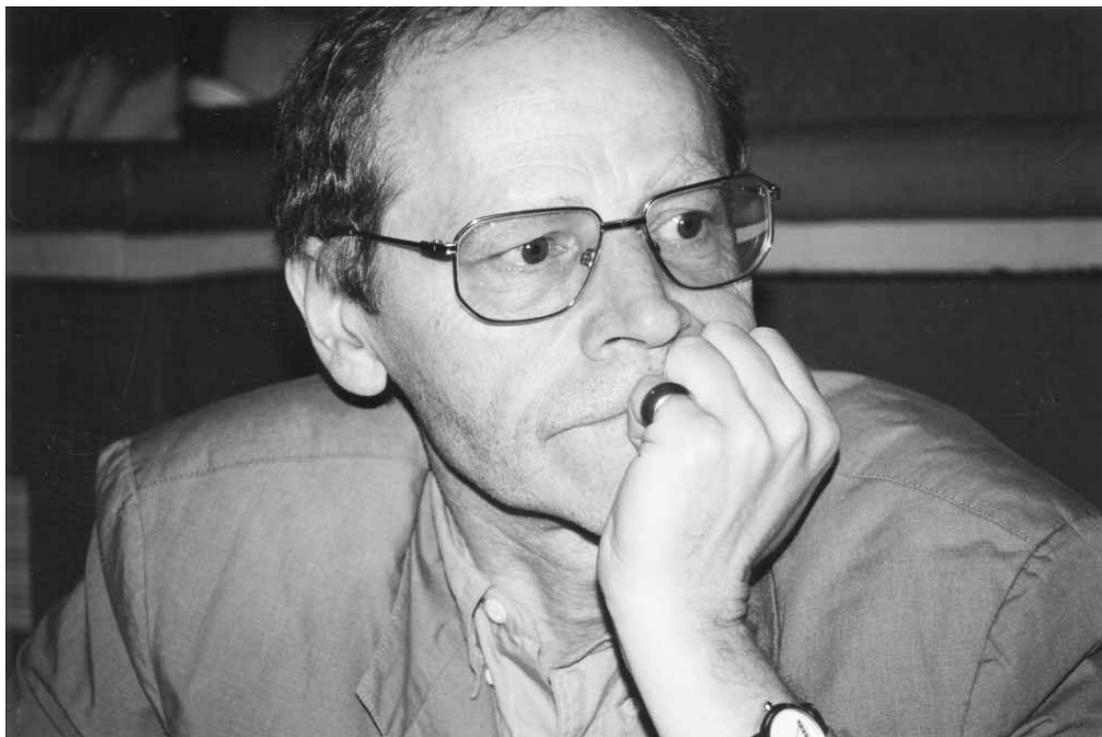


photo: D.R.

d'éclatants ridicules les « escholiers limouzins ». Elle date du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Rabelais l'a établi dès le chapitre vi de son *Pantagruel*. Agacé par un grimaud qui singe le beau langage, notre géant le prend à la gorge. L'autre, aussitôt, se souille et demande grâce dans son parler naturel : « *Ne me touquas gran ! Ne me touche pas !* »

Pierre Michon a éprouvé la grande déconvenue que tout, depuis toujours, lui prescrivait. Il a raconté sa longue pénitence et puis l'annonce, par un jour tardif, dans la désolée cour d'école où il avait été enfant, avec l'indigente campagne, autour, les morts sans gloire qu'il avait repoussés, trahis, pour écrire on ne sait quoi de vain, d'inventé. Ce qui semblait le condamner s'offre à le sauver s'il consentait à abdiquer ses prétentions grandilo-

quentes pour revenir à ce qui s'était passé là, sans bruit, presque sans phrases, sous ses yeux, avant de s'évanouir.

Ses *Vies minuscules* élèvent dans la lumière de leur sens ceux auxquels il avait été dénié. Et c'est justice s'ils offrent une voix, enfin, à celui qui les avait d'abord reniés. Pierre Michon a brisé le silence séculaire où des hommes, et des femmes, étaient ensevelis ; porté leur existence dans le registre second, distinct, intelligible de l'écrit. La littérature n'est rien d'autre que ce pouvoir de révélation, cette force libératrice. ■

**Romancier et essayiste Pierre Bergounioux a publié *Jusqu'à Faulkner* en 2002 chez Gallimard, *Back in the sixties* chez Verdier et *Univers préférables* chez Fata Morgana en 2003.**

# Mes trois Michon

Jean-Claude Pinson

**J**e connais deux Michon, trois peut-être.

Vint en premier celui des livres, découvert alors que j'étais à Saint-Nazaire, encalminé dans les décombres de ces puissantes illusions auxquelles beaucoup de ma génération avaient jusqu'à plus soif sacrifié. Époque de lectures tous azimuts où je creuse fiévreusement dans les livres des galeries de taupe. Pas prêt à gober désormais n'importe quoi (bien résolu à ne plus jamais céder au culte du cargo). Rares sont les livres alors qui surnagent. *Vies minuscules* évidemment fut de ceux-là. Tout y était, les travaux et les jours, les rêves ardents de l'existence, la gloire de ses matins et ses soirs pitoyables, ses tremblements, ses craintes et ses rictus. Et si la voix sonnait si juste dans des phrases taillées comme à la hache et sculptées au poinçon, c'est qu'y venait peser tout le poids de terre qu'il lui avait fallu, à cette voix, remuer dans les galeries obscures de la vie pour atteindre l'air libre et y installer son campement de bédouin, ses châteaux de papier. Bref, comme beaucoup, je sortis du livre groggy et conquis, me disant que bon sang, c'était bien ça – «ça» qui n'avait pas de nom mais qu'après nos années virulentes toujours nous cherchions.

J'ai plus tard fait la connaissance d'un deuxième Michon : Michon

l'homme et le fils, celui du corps mortel, le camarade Peter Mitchum, Michon le fraternel, tel que je le vois régulièrement à Nantes, bien qu'il prétende, lui, ne pas «habiter ici» – une pique amicale, en même temps qu'une façon sans doute de se vouloir toujours en rimbaldienne partance. C'est bien ici pourtant qu'il réside, ce Michon-là. J'en garde même pour la postérité quelques preuves écrites, à commencer par cette dédicace très circonstanciée où, en date du 9 octobre 2002, il m'offre son «*Corps du roi* souffrant d'otite et domicilié à Nantes». Je peux semblablement dater avec une précision de guide ferroviaire l'arrivée à Nantes de ce corps-là, le corps agissant et souffrant de l'individu Michon, quoique ce fut un jour de printemps sans otite-également, disons-le d'emblée, un jour dont la soirée ne fut pas une «soirée Coca» (il y a, avec Pierre, les soirées «Coca» et les autres, plus mouvementées, avec lendemains d'excuses et de remords dostoïevskiens).

Nous sommes donc le lundi 7 avril 1997 : arrivant d'Orléans par le train de 13 heures 32, Michon Pierre fait son entrée incognito en gare de Nantes où je le cueille dans la salle des pas perdus. C'est la première fois que je rencontre l'homme. J'ai en tête la légende et l'aura qui déjà l'accompagne. J'ai aussi à l'esprit les photos qu'on peut voir dans la presse : mine sombre, lèvres serrées,

le regard intranquille et traqué, un air de forçat peu enclin à discuter. En somme, la littérature en personne, le corps céleste de l'écrivain déjà en route vers la postérité, même si pour le moment son nom n'existe que pour un cercle de happy-few. Évidemment, j'ai dans un premier temps un peu de mal à recoller les morceaux. Car le Michon réel, celui que j'accueille au sortir de la gare, est d'emblée sans façons, plus hilare que porté à la componction. Très vite on en est, outre à la bière, au tutoiement, et son rire est de bon augure qui se termine en hoquet de guimbarde. Et en effet tout ira bien à la fac avec les étudiants.

Plus tard, j'apprendrais à mieux connaître celui qui dans la vie est aussi un rusé comédien, un vrai personnage de Michon, expert en manières caressantes autant que champion en railleries (tantôt il vous dépose un baiser russe au bord des lèvres, tantôt il vous brocarde, comme Vladimir à Estragon, dans la pièce de Beckett : « Tu aurais dû être poète ! »). Une dégaine à la Lucky Luke aussi, entrant clope au bec à la librairie « Vent d'Ouest », s'accoudant un instant au comptoir du saloon pour y faire la bise aux vendeuses, avant de filer dans les étages pour s'enquérir au rayon histoire d'un livre rare sur la seigneurie du pays de Lou, et grogner, pester (ou plutôt faire mine de), si le libraire n'a pas l'introuvable bouquin.

Mais je reviens au jour de son arrivée à la gare de Nantes, où tout commence, justement, comme un roman de gare. En effet, une jeune femme de mes amies, ayant raté un



photo : Mickael Bourdaud'hui

premier train à Paris, arrive, à la même heure ou presque, à 13 heures 36 exactement, en la même gare de Nantes, où il est convenu que je l'attende elle aussi. Le hasard, aidé de la SNCF, fait parfois bien les choses. En l'occurrence, c'est moi, fils de cheminot comme de juste, qui joue ce jour-là les aiguilleurs du ciel. Car je suis, à vrai dire mon corps défendant, l'aveugle instrument de la Providence, l'entremetteur du destin qui fait se rencontrer les pas de l'une et ceux de l'autre. Le scénario ensuite est assez simple qui voit s'enchaîner canettes de bière et autres boissons propices au grand jeu de la

séduction. La journée continue sur ce mode romanesque. Je passe ; l'idylle de toute façon est en marche, et en route l'accrochage des atomes crochus dans le quartier de la gare. Et voilà bientôt géniteur et résident nantais Michon.

Mais n'y a-t-il pas un troisième Michon, qui ne serait ni Michon-le-Verbe (père abbé de textes incontestables) ni Michon-le-Fils (père d'une petite fille) – ni le corps royal de l'Auteur, ni celui, amical et jovial, que je rencontre à Nantes ? Car me reste incompréhensible le passage du deuxième au premier. Comment des phrases de la plus haute dynastie racinienne/rimbaldienne peuvent-elles s'engendrer à partir d'une dégaine lucky-lukienne ? Où est le levain, dans quelle fiole conservée le précieux *spiritus* qui fait lever la pâte verbale ? Il faudrait invoquer ici un corps du troisième genre, ni matériel, ni spirituel. Peu crédible, malgré le troisième Michon qu'il m'arrive d'avoir parfois au téléphone. C'est une voix de fantôme alors qui m'appelle : « Allô, Pinzón, ici Hamlet. Je suis au cimetière de Mourioux. Sais-tu qu'elles accouchent à cheval sur une tombe ? ». Et de poursuivre la tirade shakespearienne de Beckett : « le jour brille un instant, puis c'est la nuit à nouveau ». La voix qui nous visite ainsi au milieu de la nuit n'est pas exactement, convenons-en, celle de l'Esprit-Saint, mais elle n'est pas dépourvue d'inspiration ; à sa façon elle crache le feu sacré. D'où cette hypothèse un peu loufoque : c'est ce Michon-là, expert en spiritueux,

oracles et simulacres, qui ferait la jonction entre les deux précédents. Mais l'explication par le dopage et la fiole de Bourbon est aussi peu sérieuse que celle de la glande pinéale qui faisait chez Descartes communiquer substance pensante et substance étendue, âme et corps. Mieux vaut en rester à l'énigme et préserver le troisième Michon des explications trop courtes.

N'étant pas pour ma part contre Sainte-Beuve, je préfère d'ailleurs ne rien dissocier du tout. Prendre comme un tout les trois Michon. De là à en faire une sainte Trinité, c'est un pas que néanmoins je ne suis pas prêt à franchir (n'étant, qui plus est, pas même baptisé). Donc pas d'adoration. Mais de l'admiration pour le premier, de l'amitié pour le deuxième, de l'affection pour le troisième, oui, sans hésitation. Même si parfois il faut se fâcher. Ainsi un soir de beuverie (à sens unique), où, paraît-il, j'ai « cassé » le poignet de l'écrivain. En réalité, tout au plus fut un peu, ce soir-là, malmenée la défroque relative, corporelle, de l'auteur. Son double, intact, hors d'atteinte, n'a pas, Dieu merci, perdu la main. Il continue de noircir des carnets qui deviennent des livres jaunes peu ordinaires, peu oubliables, que l'on sait. ■

**Poète et philosophe, Jean-Claude Pinson a publié en 2002 *Sentimentale et naïve* aux éditions Champ Vallon, dont un chapitre est consacré à « Pierre Michon poète », et en 2001 aux mêmes éditions, un recueil de poèmes : *Fado* (avec *flocons et fantômes*).**

# Saisons

## Gérard Bobillier

**S**eptembre basculait dans le bel automne, le soleil nous donnait des ombres plus grandes qu'aux mois chauds. Nous marchions vers le Madagascar, loin de l'île de l'océan Indien que croise aux chevilles le tropique du Capricorne, loin de Fort-Dauphin qu'au gué du dix-septième siècle fonda Etienne de Flacourt. Nous étions sur la rive droite du Loiret, nous allions nous restaurer.

Je l'avais lu. Ébloui, j'avais écrit à Orléans, rue des Roitelets, à Monsieur Pierre Michon; j'avais dû lui dire que j'aimerais beaucoup le rencontrer, rencontrer celui qui dessina cette constellation impeccable: *Vies minuscules*. Il m'avait donné rendez-vous chez Catherine, son amie libraire, cedit jour en fin de matinée.

C'est pourquoi, à quelques instants de là, au Madagascar, nous choisissions une bouteille de blanc, sec, avant même de passer commande. Les prémices de notre fraternité à venir se présentaient exactement comme se présentent les scènes dans les rêves éveillés: tout en avantage. Nous souriions devant le Mâcon servi dans un seau en plastique translucide – « pour le tenir au frais », avait précisé le patron. Nous fûmes catégoriques: ni cette bouteille, ni les suivantes n'auraient devant nous le loisir de se réchauffer. Mais s'il y eut ivresse, ce

fut de propos. Les derniers clients partis, nous croisions encore le verbe. Avant que de sortir, nous laissâmes derrière nous nos vestes, pour aller pisser dans la rivière d'où venait le sandre qui accompagnait les Mâcon. Le lumineux sentier de l'amitié se confirmait. Le jour baissait, les cymbales et les tambours jouaient, nous tutoyions l'infini.

Nous reprîmes place sur les chaises que gardaient nos vestes, le service du soir pouvait commencer, nous, nous étions prêts.

\*

Dans les derniers jours de février, il fut convenu que je l'accompagnerais aux Cards. Pierre devait y attendre une équipe de télévision.

C'est en fin de matinée que, partis du faubourg Saint-Antoine, nous prîmes, après la Porte de Vincennes, l'autoroute. Passé l'île de France nous fîmes le plein d'essence et décidâmes de déjeuner. Le repas, le café, tout fut sans surprise, gentiment dégueulasse. Nous bavardions. J'aime entre nous ces longues langues de temps que densifie l'anxiogène pratique de l'automobile. L'episthémé alors pointe, mais gentiment. Passé Châteauroux, les premiers flocons de neige exigèrent l'usage des essuie-glaces dont l'effet mélancolique et sensuel mit en suspens nos échanges. Sortie vingt-huit: Ambazac, puis direction



Pierre dans les bras de sa mère



Pierre au zoo photographié par sa mère

La Jonchère où nous fîmes quelques achats, de bouche principalement.

«Et si nous allions rendre visite à ta mère ?

– J’y pensais. »

La neige, haute d’une botte, empiétait sur la chaussée – la neige couleur de deuil chez les Orientaux. Dans l’automobile le silence se fit, nous gagnions, par Jarbreilles-les-Bordes, Saint-Goussaud. Nous nous glissions dans la toponymie complice.

Le cimetière est situé à l’entrée du village. Tout était silence, le chemin en dévers qui mène à la porte d’entrée était vierge de toute visite. Je m’effaçai et laissai quelques pas d’avance à Pierre ; lui savait où il était convoqué. La tombe était juste à l’opposé. Tant bien que mal, je m’efforçai de mettre mes pas dans les siens, des bavures me disaient la difficulté d’une telle démarche. Nous arrivions. Pierre s’exclama. Fiché dans la neige, un toit de sépulture en zinc, en forme de chasse-neige, orientait sa pointe vers le caveau. Pierre évoqua le mauvais œil, Faulkner, et puis se tut. Il secouait maintenant une bruyère en pot pour en chasser la poudre blanche ; l’éricassée, nue, semblait transie, nous aussi. Nous fîmes demi-tour, je marchais devant. Nous descendions sur Châtelus que nous n’atteindrions pas, nous nous rendions aux Cards. ■

**Gérard Bobillier est directeur des éditions Verdier.**

# Le regard de Pierre Michon

Pierre Pachet

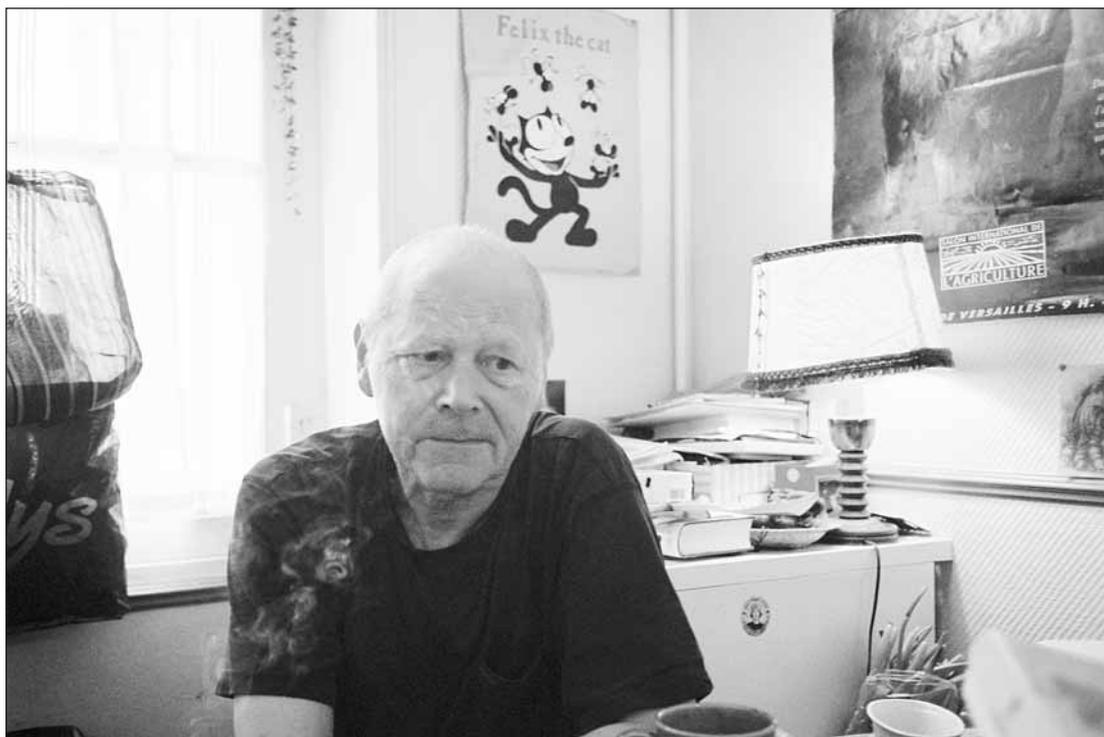


photo : D.R.

**I**l y a de la fatigue dans ce regard : il n'est pas fatigué de regarder, il est fatigué de chercher devant lui ce qui n'est qu'en lui et dans les livres. J'aime la façon dont il regarde et dont il écrit, plus que la façon dont il parle. Parler avec lui, familièrement, est pourtant un grand plaisir, grâce à une sociabilité facile et disponible. Dans la conversation il aime se moquer, rire, il donne de l'amitié, il lance des jugements

brefs et profonds, dans lesquels sa culture et ses lectures sont distillées en un godet de fine liqueur. Ainsi quand l'autre jour, dans une interview télévisée, il disait à peu près ceci : « *Chez Flaubert, en ce qui concerne les relations avec les femmes, entre la muflerie et l'adulation, il n'y a pas beaucoup de nuances.* » C'était fin, drôle, laconique, et cela ne retirait rien à son admiration pour Flaubert, plus : à son adhésion d'écrivain au parti de

Flaubert, une adhésion convaincue, indéradicable, professionnelle.

Mais son regard dit et voit autre chose. Par « regard », j'entends l'accord entre ses lèvres minces et serrées, et des yeux bleus qui observent sans ciller. Il regarde les choses, et constate que ce n'est pas ça, ce n'est plus ça, ce n'est pas encore ça. Il regarde les gens avec une indulgence qui va parfois jusqu'à l'indifférence ; et la profondeur de son regard lui ouvre une profondeur de l'espace du monde. Les choses proches sont là, épaisses, le repas à préparer, la facture qu'il faudrait payer, le texte promis qui ne sera sans doute pas écrit, l'ami dont la présence est pour l'instant bienfaisante et dont il serre le bras avec une affection presque désespérée. Mais derrière ces choses et ces gens, le temps frémit et gronde, et un gouffre appelle. Le regard de Pierre Michon voit ces choses emportées. Il dit adieu à ce qu'il aime.

Ce regard ne voit pas plus clair qu'un autre, et ne le prétend pas. Il dramatise, comme d'autres minimisent, et il est le premier à subir le poids de la dramatisation qu'il incarne. Le crâne un peu dégarni par la méditation, en chemisette, appuyé sur un coude, il quête l'amitié du monde et des gens, et la tient à distance. Sa vocation n'est pas là. Elle est de pousser un grand brame qui saisit ceux qui l'écoutent comme il le saisit lui-même quand il lui livre passage. Aussi, malgré sa profonde humanité et la tendresse qui l'étreint, ne regarde-t-il choses et livres que pour y capter quelques

brins à ajouter au torchis des merveilleuses cathédrales de papier à travers lesquelles le vent se déchaîne. Ce sont elles qu'il regarde d'avance, nostalgiquement, sachant que c'est là que sera célébré le culte ancien dont il se veut l'héritier, et grâce auquel le temps présent pourra prétendre s'insérer dans la tradition qui ne cesse de se défaire sous ses yeux.

Dans le regard triste et slave de Pierre Michon, une gaieté couve, qui parfois s'enflamme. Il cesse alors de promettre la mort à toutes choses et à lui-même ; avec verve, il détaille le comique piteux des costumes et des prétentions, les masques que portent les personnages ; il regarde le dérisoire des constructions pompeuses et des petits jouets en plastique, et s'en amuse. Surtout il se moque de lui-même ; il se fait voir comme un roi déchu, déguisé en clown, et qui n'est jamais si puissamment roi que dans cette gaieté supérieure, au bord du vide, dansante et caressante. Sa colère et sa tristesse, qui sont terriennes, brûlent alors et s'élèvent légèrement dans l'air. Il est l'indiscutable Roi qui célèbre la fin des royautés. ■

**Philosophe et essayiste, Pierre Pachet a publié *Adieu* chez Circé en 2001, et *Aux aguets* chez Maurice Nadeau en 2002.**

# Un tout petit drapeau au milieu d'un gazon

Christian Garcin

**I**l y a une dizaine d'années, lorsque j'ai fait paraître un livre intitulé *Vidas*, quelques personnes, pensant déceler une proximité, m'ont parlé des *Vies minuscules*, que je n'avais pas lues (je pense d'ailleurs que c'est parce que on m'en a un peu trop parlé que je ne les ai toujours pas lues). De Michon, Pierre, écrivain, je ne connaissais que deux livres, que je trouvais d'ailleurs superbes : *Maîtres et serviteurs*, et surtout *Vie de Joseph Roulin*, qui continue à m'apparaître comme un des plus beaux livres écrits ces vingt dernières années. On m'a souvent assuré que les *Vies minuscules* étaient encore supérieures. Je veux bien. C'est dire en tout cas si je suis satisfait de n'avoir jamais lu ce livre, et de savoir que j'ai encore, vierge devant moi, la promesse de cette découverte-là.

De ce Michon, Pierre, écrivain, j'ai chez moi une photographie, qu'un ami journaliste m'avait glissée à l'intérieur d'un livre, probablement *Joseph Roulin*. C'est un portrait qui, je crois bien, est l'œuvre du photographe des éditions Gallimard. L'écrivain Michon y est très sérieux, pas mal chevelu (frisé), et il s'appête à signer des livres, la main arrêtée, le regard légèrement perdu. Pour tout dire, il n'a pas l'air très à l'aise. Mais dans ces circonstances-

là (la pose que réclame le photographe, les pensées qui courent sous le crâne tandis qu'on se voit comme de l'extérieur, artificiellement figé devant un objectif) il est permis de n'être pas totalement épanoui.

J'ai une autre photo du même Michon. En vérité, ce n'est pas *tout à fait* le même, d'abord parce qu'une vingtaine d'années séparent les deux photos, ensuite parce qu'il s'agit là de Pierre Michon, et pas de Michon, Pierre, écrivain. Cette photo, c'est moi qui l'ai prise il n'y a pas très longtemps, dans le beau cimetière de Tallahassee, Floride. On y voit Michon assis par terre en tailleur sur le gazon impeccable, légèrement voûté, penché vers l'avant, un sourire gourmand aux lèvres, et prenant lui-même une photo. Il porte un tee-shirt et une veste noirs. On le devine tendu, sans doute un peu ému, et aussi très satisfait de pouvoir photographier l'objet qui se trouve devant lui, au ras du sol. Il s'agit d'un (petit) drapeau confédéré qui ornait une (toute petite) pierre tombale parmi des centaines d'autres, dans le carré du cimetière de Tallahassee réservé aux sépultures de soldats sudistes. Sur la pierre tombale, il y avait simplement, outre la mention de l'armée (C.S.A.- *Confederated South Army*),



le nom du soldat, et les dates de la guerre (1861-1865).

J'aime bien cette photo, parce que cette journée là avait été une bonne journée. Juste avant d'accéder à ce petit carré, nous avions marché dans les grandes rues quasi-désertes de la ville, et étions passés devant quelques vérandas de bois peints et un peu délabrés qui nous faisaient penser, évidemment, à William Faulkner. Pierre Michon s'amusait de ce que je m'amusais à l'appeler Peter Mitchum, un peu avant nous étions allés dans un improbable bric-à-brac acheter quelques souvenirs à ramener à nos enfants respectifs, et nous avions bu un café, le plus corsé possible, au soleil. Ensuite, une ou deux heures avant la rencontre quotidienne à l'université, ç'avait été la visite au cimetière, et l'œil de Michon, à la fois précis et distancé sur le petit drapeau confédéré. Une bonne journée, oui. Et quand j'y pense aujourd'hui, je me dis que c'est d'ailleurs là que peuvent peut-être se rejoindre les deux Michon, le Michon, Pierre, écrivain, et le Pierre Michon amicalement surnommé Peter Mitchum le temps d'un bref séjour dans le sud des États-Unis : dans cette posture à la fois humble et digne, gourmande et en léger retrait, dans ce regard

dense et acéré qui est toujours, que ce soit par le filtre d'un postier arlésien à la barbe fleurie, du serviteur discret d'un grand maître des temps anciens, ou de l'objectif d'un modeste appareil jetable, soigneusement réglé à la bonne distance, et demeure en empathie avec son objet, fût-il un tout petit drapeau au milieu d'un gazon. Car c'est par la médiation de ce regard-là que l'objet en question peut se trouver projeté au-delà de lui-même pour venir témoigner d'une grandeur disparue, peut-être mythifiée, et qui par là même n'en finit pas de résonner – puisque aussi bien, c'est Faulkner qui le dit, et je suppose que Michon, lecteur de Faulkner, ne le démentira pas : *Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé.* ■

**Romancier et traducteur, Christian Garcin a publié en 2003, *Fées diables et salamandres* aux éditions Champ Vallon, *Labyrinthes* et *Cie* aux éditions Verdier, et *L'embarquement* chez Gallimard.**

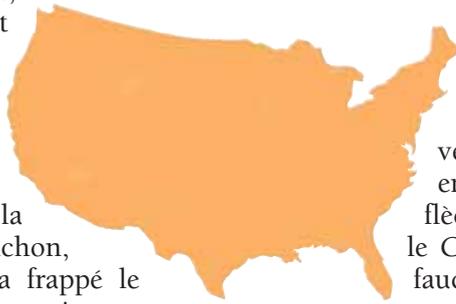
# Michon en Amérique

*portrait sur fond animalier*

Olivier Rolin

**L**obby du Double Tree Hotel, Tallahassee, Floride: le voyant de l'ascenseur cli-gnote, *down*, chuintement, le lourd panneau de métal coulisse, s'efface, telle la porte d'une basilique, Pierre paraît, tenant ouvert devant lui, légèrement incliné, comme un bréviaire ou un psautier, l'édition de Faulkner dans la Pléiade. Pierre Michon, abbé. Toujours m'a frappé le côté médiéval de son visage: terrien et spirituel, de la ruse, de la violence avec aussi des éclats de douceur et même une bonté qui bouleversent. Visage d'un homme qui sait piéger, chasser, parler aux bêtes et à Dieu, visage versatile de reître et de moine, accoutumé aux enluminures du sang et des lettres, rompu à la paillardise, à l'entaille du gel, au guet, au silence. Visage gothique de Saint-André des Champs, comme Françoise ou Théodore, « le garçon de chez Camus ». Les Russes ont encore ce genre de tête, chez nous les traits se sont brouillés, édulcorés. Bâtitseur aux mains rudes et patientes, homme noir sur le calcaire blanc, dans un jour proche de l'an mil. Chasseur de sangliers, manieur

d'épieu, baiseur. Forçant, polissant le calcaire blanc des corps. C'est cela, cet homme, mine de rien, qui sort de l'ascenseur du Double Tree Hotel, à Tallahassee, Floride, les yeux fixés sur le psautier. Il ne



m'étonnerait nullement qu'il ait été compagnon de Jeanne d'Arc.

Ils auraient traversé la Loire ensemble, striée de flèches. Croisé avec le Cœur de Lion, un fauconnier arabe lui aurait appris comment en user avec le grand gerfaut.

Maintenant il marche à travers le vieux cimetière de Tallahassee, qui sépare l'hôtel de l'Université: brique néo-gothique, à créneaux et gâbles, pinacles et clochetons sur quoi ondoient des drapeaux, entre Viollet-le-Duc et Walt Disney, de quoi déclencher un réflexe de Charlottesville carabiné, mais non, il est très calme, très sûr de lui, il marche parmi les tombes militaires sous les grands arbres. Les Fédéraux sont à un bout du cimetière, les Confédérés à l'autre. Étendards dans la poussière. Drapeaux taillés dans les robes de soie des femmes Sartoris. Le démon s'est fait faire en Italie une pierre tombale qu'il emmène partout avec lui à la

guerre. Il marche, Faulkner en poche, le crâne ras et frais, baigné d'air, sous les *spanish beards*, ces sortes de lichens qui font aux arbres d'ici des barbes de conquistadors. Le premier européen à avoir traversé la Floride s'appelait Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, conquistador, naufragé, esclave et thaumaturge. Cela le gênait bien un peu, ce Tête de Vache, de constater qu'il faisait des miracles, qu'il ressuscitait des princesses indiennes, comme ça, en veux-tu en voilà, mais c'était ça ou mourir, et tout scrupule pâlit devant la mort, et en ce temps-là on était habitué aux fortes choses, hisser des mondes hors de la mer, les précipiter dans le sang, on ne chipotait pas. L'air est doux et porte le son de nombreux carillons. Louons maintenant les grands hommes, si vous voulez bien. Si vous ne voulez pas, on le fera quand même.

À présent, dans une salle de l'Université, Pierre lit *Absalon, Absalon!* Debout à son pupitre, le livre et un verre d'eau posés devant lui, plus que d'un Président (que suggèrent les plis du drapeau américain à sa droite) il a l'air d'un prieur lisant les Écritures, «les passages empreints de cette antique et violente mystique vengeresse » que lisait Goodhue Coldfield enfermé, barricadé dans son grenier jusqu'à la mort. Mélodie fortement rythmée. Nous ne savons pas ce qui se passe dans ces pages, disait Borges, mais ce qui s'y passe est terrible. La faux rouillée de Jones appuyée contre le mur de sa cabane. La treille de muscat, la cruche. Violente et lubrique épave.

« Eh bien, Milly, dommage que tu ne sois pas une jument. » La cravache, le vol silencieux de la faux : « Toujours ce qui évoque le dernier silence arrive en silence. » La fille, la vieille fille lisant l'office des morts sous le bosquet de cèdres. Debout à son pupitre, roide, le crâne ras, le visage comme une pierre, comme on en voit sur les chapiteaux de Saint-André-des-Champs, le livre et un verre d'eau posés devant lui, le drapeau à sa droite, récitant de cet office des morts. La gloire est une chose mélangée.

À présent, nous sommes sous la véranda d'une demeure du Sud, les flèches de la pluie criblent les arbres du parc, les cèdres noirs sous lesquels peut-être il y a cinq tombes, les tentes blanches qu'on a dressées pour la fête, et qui semblent celles d'un camp ancien, comme on en voit sur les tableaux, cette *Bataille d'Alexandre* par exemple où Altdorfer a figuré la défaite de Darius Codoman. Des hommes en Stetson ouvrent les huîtres pâles du golfe, font griller les viandes (d'étrange façon, presque incongrue, c'est pour nous qu'on se livre à ces apprêts), la pluie fait ondoyer ses drapeaux gris sur l'étang, sur les prairies où peut-être jouent des opossums. Darius tourne vers son poursuivant, du milieu des lances, un visage où la mort déjà jette son ombre. Toutes choses sont mouvantes et proches de l'incertain. *Opus aggregior opimum casibus*, c'est une œuvre fertile en catastrophes que j'aborde : Pierre parle de Tacite, des *Histoires*, et de la beauté de l'ablatif absolu, cette

flèche vibrant dans le mille, et des *Mémoires* de Guibert de Nogent, et nous cherchons un moment (en vain) le nom de pittoresques hérésiarques aux dépens de qui s’amuse Gibbon, et nous louons comme il le mérite le style de Madame Guizot, sa traductrice. Puis il parle encore des mustélidés, des putois, des belettes qui s’attachent au cou de la poule qu’elles saignent, et tuent celles qu’elles ne mangeront pas, juste parce qu’il n’y a pas de raison de s’arrêter de tuer, et cela fait toute la différence avec les félins. Petit-gris au cou parcheminé des abbés, sauvagine au cou des belles, pantoufles de vair. Puis nous parlons des bergeronnettes, des merles d’Amérique et des hochequeues chers à Nabokov. Homme qui sait piéger, parler aux bêtes, donner la becquée aux oisillons aveugles, ébouriffer le duvet. Puis il parle encore de la jambe très blanche d’une blonde, qu’on voit aller dans un entrebâillement de tissu. Vol du grand gerfaut. Et vous, chers corbeaux. Et toi, soleil.

À présent, assis à l’avant du van, Pierre pousse un hurlement. Ceux qui le croyaient un peu endormi, l’œil mi-clos sur les marais que balaie la pluie, se trompaient. Le chasseur, le belluaire était aux aguets. Il a vu un alligator. La pluie fait défiler ses tuniques grises, défraîchies, déchirées, sur les marais. Sous le phare de Saint Mark, dans un bistro de planches où sont venus Al Capone et Kennedy, Elvis Presley et Edgar Hoover, et bien d’autres mais pas (si je me souviens bien) William Faulkner,

nous avons mangé des crabes et bu de la Budweiser et pour finir du vin blanc frais très recommandable. Autour de nous des pélicans, engoncés, mal peignés, stoïques sous l’averse. Mille bras d’eau douce, autant d’eau salée, autant d’eau ni douce ni salée, étreignent mille lots de vase bleue nue. Toutes choses sont mouvantes et proches de l’incertain. Ce n’est pas la terre, puisque les mouettes crient au-dessus des anguilles, ni la mer, puisque des corbeaux et des gerfauts s’envolent avec une vipère dans le bec. L’œil aux aguets, mi-clos tel celui de Queequeg sur les tremblements gris de l’eau, a repéré, narines et yeux à peine émergents, le vieux sac de peau, le préhistorique bracelet-montre. Homme qui sait piéger, chasser, parler aux bêtes et à Dieu. Lorsque j’ai bu un peu trop de rabistaco, que le besoin devient impérieux de faire éclater la force des mots, mes amis savent qu’il y a quelques textes que je préférerai, que ça leur plaise ou non (mais souvent ça leur plaît) : le *Transsibérien*, la mort de Murat au livre XXX des *Mémoires d’Outre-tombe*, le Consul jeté dans la barranca, avec un chien mort. Et la fin de *Joseph Roulin* : c’est vous, corbeaux là-dessus volant. C’est vous, chemins. Ifs qui mourez comme des hommes. Et toi, soleil. Salut, Pierre. ■

**Olivier Rolin a obtenu le prix France Culture en 2002, pour *Tigre en papier* éditions du Seuil.**

# Une autolégende

Jean-Pierre Richard

photo: Sophie Bassouls



**C**'est par Jacques Réda, alors capitaine du vaisseau NRF, que je fus initié à l'œuvre de Pierre Michon, en même temps d'ailleurs qu'à celle de Pierre Bergounioux. *Les Vies minuscules* et *La maison rose* me furent les portes d'entrée dans deux mondes dont je ne me suis guère éloigné depuis lors.

– Que dire de la séduction immédiate presque brutale, provoquée chez moi par un texte de Michon ? C'est l'effet, il me semble, d'une énergie de langue, d'une très singulière vitalité d'énonciation : avec la prise, ou surprise, d'une voix tout à la fois lyrique et railleuse, d'un rythme, présent, perdu, toujours à l'œuvre dans le courant de la narration, d'une **scansion**, en somme, capable d'informer la

matière des mots et le tissu d'un monde.

– Pourquoi, vers quoi, en vertu de quoi aussi tout cet ébranlement de phrases ? Il s'agissait, il me semble, de mettre affectivement en mouvement, disons d'**émouvoir** quelques grandes catégories primordiales chargées d'approcher, ou de faire trembler un certain sens des choses. Ces existentiels porteront, ça et là, des désignations diverses ; on pourra les nommer sexe, grâce, couleur, violence, poids, lumière, rire, ébriété, silence, ombre, barbarie ; ou bien encore rage, impuissance, miracle pourquoi pas. Mais toujours les commandera la force d'un désir unique : incarner tout le transcendantal de leur pulsion dans le dessin, ou destin de quelques êtres singuliers, menus, dont la

petitesse même, ou l'effacement, l'oubli, la distance (historique, esthétique, et même la plus familière), ouvriront à un paradoxe, double, d'énigme et de célébration. On a souvent évoqué, ces dernières années, les formes et enjeux de ce roman personnel qui en est venu à se nommer **autofiction**. Avec l'œuvre de Pierre Michon, si puissamment autobiographique elle aussi (malgré sa discrétion, son goût de l'ombre), ne faudrait-il pas parler plutôt d'**autolégende** ?

– Éblouissants et sauvages, les romans de Michon sont de grandes réussites d'art, d'un art toujours animé, et comme tourmenté par la question de l'art, de son origine certes, obscurément liée à toute une rêverie de la famille, mais aussi de son usage quotidien, et de sa fin, de son attachement à une vie, de son lien à une, ou à de multiples morts. À quoi cela sert-il, finalement d'être un écrivain, ou même un simple lecteur, un praticien ou un accompagnateur d'écriture ? À une telle question la rareté même (toute relative pourtant) des écrits de Michon pourrait apporter une intonation assez poignante.

Mais la nature des réponses éventuelles a peut-être un peu changé aussi, depuis les textes initiaux (pris dans une vision tragique du sens lointain, du génie impossible, du fils séparé) jusqu'aux derniers écrits (davantage occupés, du moins me semble-t-il, par un mouvement de réinvention, de don, de transmission). Cette évolution me paraît particulièrement sensible dans le dernier livre paru, *Corps du roi*, et



surtout dans le dernier chapitre de celui-ci, *Le ciel est un grand homme*, où François Villon et Victor Hugo, à travers deux des poèmes les plus actifs de notre littérature, *La ballade des pendus* et *Booz endormi*, servent de soutien à une remontée bouleversante, une réorganisation aussi de souvenirs. En relisant à la suite ces deux textes, on peut rêver au sort d'une seule chair qui se décompose et recompose. Dans *Booz endormi*, et en conclusion du texte de Michon lui-même, le dormeur, rêveur trouve enfin sa place dans le champ recréé des mots et des étoiles. Quant à la « faucille d'or », courbe tranchante de son propre texte, abandonnée encore, mais de façon indulgente maintenant, par le faucheur métaphorique d'un été désormais éternel, elle y devient, courant ça et là de page en page, comme la clef d'une surprenante moisson d'être, ou de devenir. ■

**Éblouissants et sauvages, les romans de Michon sont de grandes réussites d'art**

**Universitaire et critique littéraire de renom, Jean-Pierre Richard a publié dans *L'état des choses* Gallimard 1990, et *Quatre lectures* Fayard 2002, d'éclairantes analyses de romanciers contemporains.**

# Candeur de Pierre Michon

## Agnès Castiglione

à la mémoire de Madame Gayaudon

« Je m'étais donc mis à écrire (...) une sorte d'hommage à Melville, une *salutation* dans laquelle je voulais surtout lui dire que j'aimais beaucoup la tendresse timide de son cœur forcené ».

Jean Giono

**I**l existe un monde admirable, le monde Michon. Il est dense et profus, multiple et singulier. On y aime et craint le verbe, « son clinquant dans le jour, son pouvoir vide, sonore ». On y jette toute couleur à la diverse façon des peintres : les mots sont d'éclatantes couleurs. Beaucoup de monde y passe avec des livres, des bêtes et des chapeaux. On y voit des capitaines et, dans les neiges vers Saint-Priest-Palus, leur paradigme absolu, l'inoubliable capitaine « une dernière fois visible sur sa baleine blanche ». Michon a vu la baleine. Il a vu la couleur. Candeur de Pierre Michon. La baleine que Michon regarde ainsi est d'une insupportable candeur. C'est « la surnaturelle absence céleste », le vide du ciel cloué d'étoiles toutes blanches, sa violente indifférence dans le mal et la mort, les chairs souffrantes sous des draps pâles, la débauche de lys, dans « l'irrespirable odeur blanche » de Marsac, pour couronner un petit spectre fleurdelisé. C'est la folle insuffisance du monde, la faillite de toute Grâce. Voilà la candeur : dans de blanches fleurs d'ortie, dans de

l'épine blanche, des chutes, des écroulements. Car si la blancheur rehausse la beauté de tant de rutilantes couleurs, elle en dit l'absence, l'abolition ou le profond mélange, comme fait l'absinthe, « *la blanche*, qu'on appelle aussi la verte, infernale et solaire, jaune de chrome numéro trois ». La blancheur est à leur principe, elle accuse le rien qui les fonde, comme il est dit dans le *Rimbaud* du drap funèbre derrière les azurs parfaits. Comme dans Melville, la blancheur signale à l'âme quelque chose d'exceptionnel et la pensée de notre propre vanité lorsque, terrifiés, nous regardons les blanches profondeurs de la Voie lactée. Nous regardons la comète. Dans la clarté déserte ou l'été dépravé, nous regardons pérégriner les bernés de tout poil, les dupes, les indignes, les innocents, « les créatures qui n'ont pas d'étoile ». Ce sont les candides. Nous voyons les pâleurs de cire, les visages de chaux, les traits crayeux, les *mains de blanchisseuse*. Et que les regards sont poignants où l'œil s'absente, œil blanc, œil de plâtre, « regard de neige au fond d'un trou ». Nous voyons le petit plumet blanc des haleines dans la brume, des paroles dans le gel sonore, et l'ardent plumet de la gnôle, le blanc du matin, le trou blanc de l'absinthe, cette « fissure de lumière dans l'âme ». Candeur et pitié de Pierre Michon. Le candide est démuné, désespéré,

empêtré dans des maladresses et des pudeurs de grand enfant. Il est « depuis toujours et pour toujours enfant ». Il en a l'étonnement, le chagrin désarmé, stupéfait, « quand nous apparaissions dans ce monde qui ne nous remboursera pas ».

Candeur et hargne. Michon a vu « le pur diamant d'orgueil » dans le cœur de tous ses Achab, « la volonté forte qui des hommes fait des princes ». La blancheur de la baleine, c'est la grande colère puisque l'étymologie de *candeo* le veut ainsi : « la terreur du vide et du goût pour cette terreur ». C'est le feu, le défi, l'infatigable pourchas d'Achab, du Téméraire, d'Alaric et de tant d'autres, cette « phrase infinie qui toujours vous échappe (...) ne rejoint que le cadavre ». Colère toute pure et vouloir enfantin, comme cette « grande voix invincible qui se met en marche dans un petit homme incertain ». Nous regardons ces comètes avec amour. Avec grande pitié et dévotion, avec adoration et colère, comme Ishmaël, Attalus, Roulin, tant d'autres, nous éprouvons une sympathie sauvage et « du pardon pour la folie d'un capitaine ».

La baleine est dérisoire, le candide est innombrable. Dans la poétique passionnément antithétique de Michon, une autre variété du candide, c'est le *godiche*, « le grand demeuré littéraire » et ils nous émeuvent dans les soirs de givre, dans les préaux venteux où volent des papiers lunaires. Le candide, c'est le niais, le naïf, tel que l'a une fois pour toutes incarné le blanc Pierrot de la *Commedia*, autre baleine en qui Michon s'est

reconnu. C'est donc l'artiste, cette grande chose blanche, « énorme et futile », cet « enfariné » qui bouffonne, ce spectre candide sous son masque de clown blanc.

Michon a vu la baleine originelle, « ce rien par quoi tout commença ». Il en conçoit sans trêve la grande forme blanche : c'est le monde, « une chair blanche, un beau morceau » ; c'est la femme, l'incarnation superlative, la grande bête blanche, le jour éblouissant, le bol de lait ; c'est le livre aux feuillets blancs. C'est l'inépuisable candeur du « *Nobody* de calcite », avant la naissance de toute écriture, la formidable antécédence du « Rien sur le Verbe ». Et candeur aussi de l'accroc biographique « dans la toute-absence du père » – ce chapitre d'une histoire « marqué par un blanc », dirait Lacan – qui noue indissolublement l'origine du texte à celle de son auteur. L'écrit c'est donc un essor sur du rien, une voix qui soudain « perche » sur un néant, une parole violemment arrachée au silence et qui, comme Achab « au nom de hache et d'ahan », entre de même dans la langue. Nous regardons la comète, le candide miracle épiphannique de l'écriture : éclaircie de l'horizon, trouée de jour, lumière naissante dans la clairière, doux tilleuls blancs de neige pour ceux qui se lèvent sur le blanc de la page, qui vivent « plus haut et clair », « quand ils ont des ailes, quand ils reviennent dans le verbe pur et la lumière ».

**il existe  
un monde admirable,  
le monde Michon.  
Il est dense  
et profus, multiple et  
singulier.**

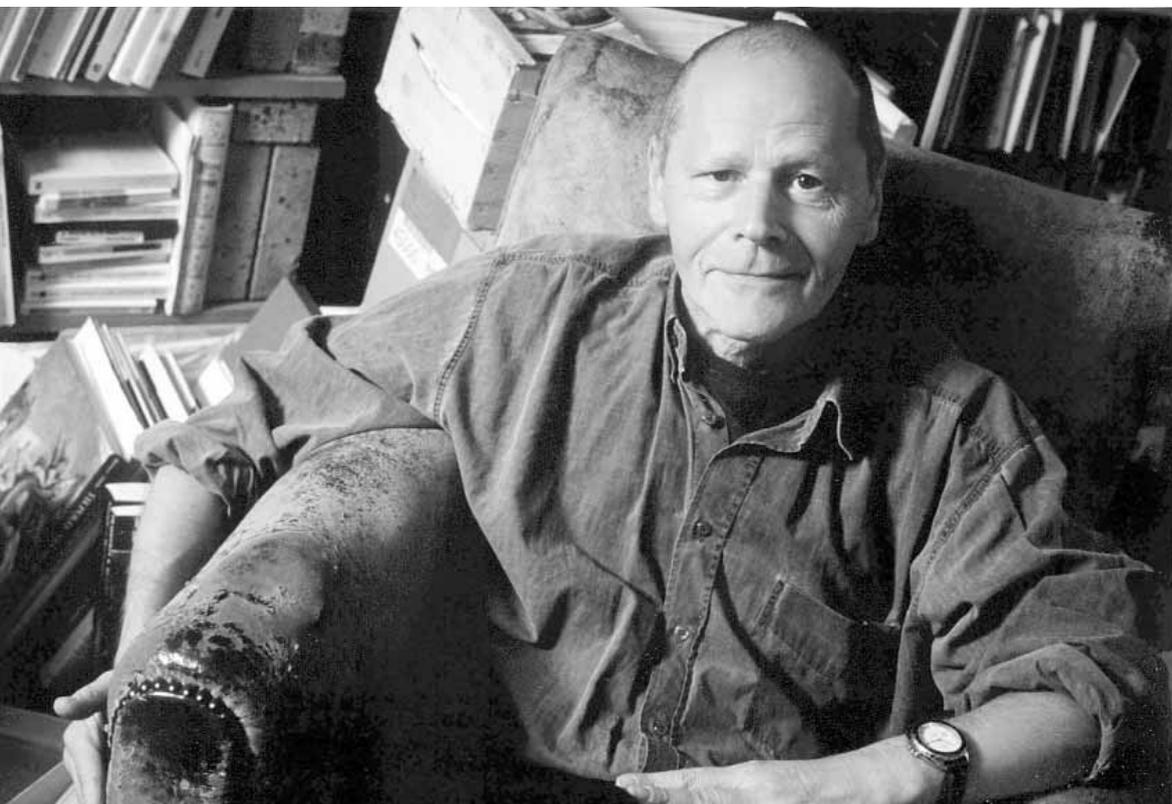


photo: Sophie Bassouls

« Le Père est cruel... Que d'orphelins il laisse ». Dans la vieille querelle des maîtres et des serviteurs, des pères et des fils, l'écrivain est peut-être celui qui s'orpheline en s'affranchissant. Rendons au candide, au naïf son sens étymologique : il y a quelque chose de *natif*, d'enfantin, Baudelaire nous le dit, au principe de l'œuvre d'art, une candeur au cœur forcené de l'artiste. Cette tendresse timide, je crois bien l'apercevoir en l'homme Michon à l'attention sérieuse du regard, à la juvénile fraîcheur du sourire. Ne réformons donc pas

l'impeccable lapsus qui fit de Rimbaud « l'éternel enfant ». La candeur fonde la beauté surprenante de l'œuvre de Pierre Michon et fait la nouveauté inouïe de sa voix, comme si, de l'épouvantable blancheur d'un naufrage, lui seul échappait pour venir nous le dire. ■

**Agnès Castiglione est universitaire. Elle est à l'origine du 1<sup>er</sup> colloque international consacré à Pierre Michon, à l'Université de Saint-Etienne en mars 2001**

# 24 août 2003

## entretien avec Yaël Pachet

**Pour cet entretien avec Pierre Michon, je savais sa répugnance à répondre désormais à des questions trop directes sur son œuvre. Je me suis donc servie de quelques livres et de quelques auteurs dont je sais qu'il aime à s'entourer et je me suis contentée de recueillir ses réactions orales immédiates. Y. P.**

**Sainte-Beuve, que tu lis, parle de Molière comme d'un homme au caractère universel. À cette universalité décrite comme caractère, il ajoute l'indifférence, comme s'il s'agissait là presque d'une qualité propre à l'universalité. Pourrais-tu me dire sur quel fond d'indifférence se dresse ta curiosité, et si cette notion d'universalité te paraît toujours pertinente?**

J'aimerais bien être indifférent. Et c'est sans doute quand j'arrive à l'être que je peux écrire. Mais je ne parle pas d'indifférence au sens de sérénité détachée ou de conscience souveraine. Je pense plutôt à l'indifférence du léger vent qui est en train de faire bouger les arbres par la fenêtre. Alors ce vent, ça peut aussi être une tempête, ça peut être n'importe quelle manifestation du monde. Et il n'est pas sûr que le monde soit indifférent. Le monde tel qu'il est, que ce soit l'explosion de l'univers, la lutte perpétuelle que se livrent les micro-organismes, ou la personnalité de Molière, tout ça est extrêmement violent. Beau et violent. Pour parler de l'indifférence du monde, il faut croire que le monde est stable, est calme. L'universel est toujours critique, toujours en crise, jamais en stase, toujours différent.

**Es-tu un contemplatif?**

Sûrement pas dans le sens hédoniste que les Occidentaux donnent aux concepts orientaux qu'on traduit par *contemplation*.

**Être un contemplatif au sens oriental, c'est aussi développer un art de vivre dans lequel la contemplation donnerait l'illusion de trouver sa place tout naturellement.**

Je ne sais pas vivre ; mais je crois à la chance. Je ne suis pas un contemplatif. Je suis peut-être un super-actif empêché par moi-même. Je ne connais le farniente que lorsque je suis au comble de la dépression, quand je lis des polars – et encore je lis des polars.

C'est les vacances et je ne comprends pas pourquoi on reste trois heures sur la plage. Je me demande toujours : Est-ce que c'est une pose sociale ? Est-ce une véritable jouissance de ce tas de corps uniformément hideux ? On a vu la mer une fois, ça suffit bien, on peut même écrire dessus sans jamais l'avoir vue. « Vieil océan ô grand célibataire », ça vaut en un instant toutes les heures de plage du monde. En tout cas, je ne *contemple* pas la mer.

Il y a certainement quelque chose de

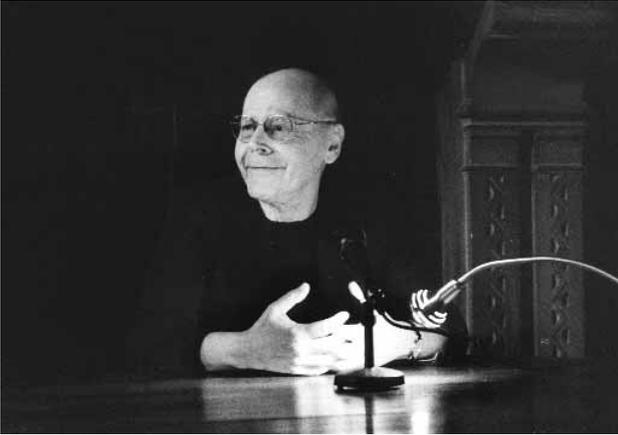


photo: Juliette Angel

juste et de vrai dans cette histoire de contemplation des vieux chinois. Je pense à je ne sais plus quel poète qui raconte un jour d'illumination. Il dit que c'était l'automne, que le vent soufflait, et « j'étais dans un tel état que je ne savais pas si le vent me portait ou si je portais le vent ». C'est de la contemplation, et ça n'en est plus parce que la chance vous donne pendant un instant d'être dans le mouvement même du monde. Du moins, comme diraient encore les chinois: c'est mon idée! C'est mon idée!

**On dit au sujet des estampes d'Hiroshige, le célèbre peintre japonais, qu'il a le premier traité le paysage non comme un décor pour une scène narrative mais pour lui-même. Est-ce que dans *Abbés*, où le paysage joue un rôle important, tu t'es senti influencé par cette tendance générale à tout traiter?**

Pas du tout. D'ailleurs dans *Abbés*, par exemple, mes notations paysagistes sont extrêmement courtes, générales, poncives. Par exemple: le ciel est grand. Ou: le crépuscule est

rouge. Ou: L'herbe pousse. Mais ça me flatte beaucoup que tu parles d'Hiroshige. Finalement il n'en fait pas beaucoup. Il montre une jupe emportée par le vent, et on voit le vent, ça suffit. Ça me fait plaisir parce que ça veut dire que ce livre sans description fait que le paysage est quand même très présent. C'est d'ailleurs la même chose pour les *Vies minuscules*.

**Michel Schneider a dit de Freud que sa pratique analytique s'est probablement fondée sur un refoulement du musical, comme si l'oreille ne pouvait assumer deux fonctions différentes, l'écoute de la musique, et l'écoute de la parole. Pour ton art, ou ta pratique de l'écriture, quel art, quelle pratique as-tu refoulé; en d'autres termes, sur quelle base de refoulement ta capacité à écrire s'est-elle construite?**

Il y a d'abord le plus évident puisque mon «art» est plutôt visuel, et que j'ai été très attiré par ça, j'ai un peu refoulé la peinture. Mais plus profondément, comme mon «art» est également très sonore, rythmé et déclamatoire, j'ai refoulé la musique. Encore n'en suis-je pas sûr parce que je me demande s'il y avait quelque chose de moi à refouler de ce côté-là. Je suis sourd à toute musique où il y a un embryon de symphonie. Par exemple, le blues lorsqu'il n'y a qu'une voix et un accompagnement simple, je comprends, j'entends, je suis avec, je suis dans le mouvement. Mais pour le reste la musique est quelque chose de douloureux, parce que je sais que c'est comme un de ces mouvements, le vent qui portait le vieux chinois, et je n'ai pas part à ce mouvement.

**Une estampe résulte de la collaboration de quatre personnes : l'éditeur, le dessinateur, le graveur et l'imprimeur. L'auteur est par excellence l'homme seul. Est-ce qu'il t'arrive d'échapper à cet isolement ?**

J'ai écrit des textes avec des photographes, surtout avec Magdi Senadji qui m'a amené à relire Flaubert et à écrire ce texte sur Flaubert. Magdi et moi, nous avons fait ce coup ensemble. Et je ne me sens pas vraiment seul, sinon pour ma compétence à écrire, mais il en est de même pour n'importe quel métier. Je ne me sens pas seul parce que j'ai eu la chance de rencontrer un éditeur avec qui je suis complètement en phase, Gérard Bobillier. Avant, c'était tout autre chose.

**Aimes-tu la conversation ?**

Non.

**Tu as sûrement des sujets de conversation intime favoris. À quoi aimes-tu penser de manière récurrente ?**

Je ne sais pas, à Victor Hugo, aux mastodontes comme Victor Hugo. À l'origine de l'homme. Au langage.

**Les sujets de conversation de l'été s'inspirent de la lecture des journaux. Borges a prétendu n'avoir jamais lu un journal de sa vie, appliquant ainsi le conseil d'Emerson qui recommandait de lire des livres, pas de journaux. Il est difficile d'échapper complètement aux faits divers qui bouleversent tout le pays comme le drame de Vilnius. Te laisses-tu happer par ce type d'événement ?**

Ah oui. Et ce coupe-gorge de Vilnius fait partie des facteurs qui m'ont bou-

sillé l'été. Au-delà du fait que je me suis parfaitement identifié à Bertrand Cantat, on peut en tirer la conclusion grossière globale, grossièrement simpliste que voilà : les deux sexes sont irréconciliables.

**Aby Warburg, dans sa conférence sur le Rituel du serpent chez les indiens Hopis, constate : « Le télégramme et le téléphone détruisent le cosmos. La pensée mythique et la pensée symbolique, en luttant pour donner une dimension spirituelle à la relation de l'homme à son environnement, ont fait de l'espace une zone de contemplation ou de pensée, espace que la communication électrique instantanée anéantit ». Le serpent à sonnettes n'épouvante plus l'Américain d'aujourd'hui et donc tout le rituel des Indiens Hopis est vidé de son sens.**

Sais-tu pourquoi le moulin à eau est tellement devenu à la mode comme naturel, comme ornement de la nature à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle (on peut penser par exemple à la *belle meunière* de Schubert) ? Et bien c'est parce que la grande industrie avait trouvé comme moteur le moulin à vent, puis la vapeur. Et que donc le moulin à eau était un refuge du passé, était ce qui était du passé qu'on sentait devoir finir. Une machine qui ne sert plus à rien est un joli moulin champêtre ; un crotale dont on peut guérir les morsures n'est plus le *Crotalus atrox* de Linné.

**J'ai relu quelques entretiens avec des auteurs, histoire de... Ainsi, Borges affirme : « si à la fin, lorsqu'il termine son œuvre, l'auteur pense qu'il a fait**



photos: D.R.

**ce qu'il se proposait de faire, l'œuvre ne vaut rien ». Duras, quant à elle, se targue de savoir, sans aucun doute, lorsqu'il y a un livre. Naipaul raconte de quelle manière son désir d'écrire a surgi à l'âge de onze ans, comme une imposture puisque ce n'est qu'après des années et une dépression qu'il a réussi à trouver sa voix et son sujet. Et toi, je ne te demande pas quel est ton credo, mais simplement à quoi tu t'en tiens?**

Je ne sais pas quand un bouquin est

fait et je ne suis jamais sûr de savoir si j'ai fait ce que je voulais parce que je ne sais pas ce que je voulais. Je ne sais pas à quel propos Duras disait : je sais quand il y a un livre, mais il me semble que je sais moi aussi quand il y a un livre, à posteriori, quand c'est fait ; mais ça ne répond pas à un but que je m'étais fixé avant. C'est comme des rails que je perdrais à chaque fin de récit. Tout à coup, il se trouve que je suis de nouveau sur les rails, mais je ne sais pas où ils sont. En ce moment tout particulièrement je ne sais pas où ils sont.

Quand j'ai trouvé les rails, je suis sûr de ne pas être un imposteur. Ça n'est pas comme quand il faut répondre à une interview. Qu'est-ce que je peux dire d'éclairant, parce que tout ça est tellement peu éclairé par la conscience.

**Les écrivains se fabriquent une biographie avec leurs livres. Lorsque tu considères ta vie, qu'est-ce que tu mets en avant, ta vie sociale, d'homme privé, d'écrivain ?**

Face à moi-même c'est ma vie d'auteur qui compte puisque c'est ce que j'ai réussi de mieux. Mais m'expliquer de ça dans une interview ça n'est pas possible puisque mes livres sont là pour venir à la place de moi, de ma vie et de ce que je pourrais en dire. Toute interview est une imposture. La posture fofolle géniale : Duras ; la posture mi-Homère mi-Hegel : Borges. Pour Naipaul : la posture bourruée à qui on ne la fait pas. Langues de bois, semblant. Rhubarbe et séné. Radotages, obéissance aux questions. Je ne peux pas m'empêcher de penser que ces trois-là n'étaient pas du tout ce qu'ils veulent qu'on croie qu'ils sont

dans leurs interviews. L'interview est une redondance plate, stéréotypée. Ce qui est vivant dans le texte, l'interview le momifie. Ou, pour parler en termes freudiens: c'est le *je* qui parle dans le texte, et dans l'interview c'est le gros *moi* obscène et roucoulant. Je ne peux plus relire une seule de mes interviews sans dégoût.

### **Quand la science est belle, comment lui résister et faire de la littérature ?**

Tu penses à *L'Homme et la charrue* qui est un chef-d'œuvre. Certains livres de Leroi-Gourhan sont parfaits. Mais on a besoin de la littérature parce qu'on a besoin de *Madame Bovary* et pas du polar nul que je lis en ce moment. Il y a des chefs-d'œuvre dans toutes les disciplines. Et il y a autant de navets dans les écrits scientifiques que dans la littérature.

### **Tout de même, face au discours scientifique comment ce fauteur de trouble qu'est forcément un auteur justifie son travail ?**

Parce que seul un auteur peut dire: «je ne sais pas si le vent me portait ou si je portais le vent». Seul un auteur peut adhérer à ce point à son objet, n'être plus que son objet, et jouir de n'être plus.

**Revenons à *L'Homme et la charrue* à travers le monde d'André G. Haudricourt, un de tes livres de chevet. Selon lui, le cultivateur ne perçoit dans le « tout fait » naturel que les formes qu'il a déjà construites. Comme si l'homme ne pouvait voir que ce qu'il a lui-même inventé. Et toi, comment fais-tu pour inventer? Changes-tu tes gestes, cherches-tu un nouvel outil?**

### **Questionnes-tu ta méthode ?**

J'ai bien peur que non. Je pense que depuis que j'ai trouvé cette façon abrupte de travailler avec les *Vies minuscules* je n'ai pas changé de méthode. J'ai parlé de ça dans cinquante interviews. Avant j'avais essayé plein de postures, de voix. Cette voix-là me paraît la mienne – mais c'est peut-être une voix de ventriloque. Voix du ventre ou pas, ça n'a pas d'importance: c'est mon outil. Et on sait bien, que ce soit à la façon de Haudricourt ou de Lacan, que l'homme pense avec son outil.

### **Selon Joseph Koerner, pour Aby Warburg: « la culture étrangère, ou indigène, moderne ou archaïque, contaminée ou hermétiquement close serait toujours schizoïde, un intermédiaire dynamique entre les menaces objectives et le moi menacé par la mort ».**

#### **As-tu peur des serpents à sonnettes ?**

J'ai une peur atroce des serpents à sonnettes et de beaucoup d'autres créatures aussi mythiques que le serpent à sonnettes. Ce dont je devrais avoir peur j'ai du mal à le dire. Ça m'évite peut-être d'avoir peur de mes vrais serpents à sonnettes: ceux qui véritablement me tuent.

L'art est évidemment le premier de ces intermédiaires dynamiques dont parle Warburg: une peur bellement écrite ne fait plus peur. Si tu écris un chef-d'œuvre sur ta propre mort, tu n'as plus peur de ta mort. ■

**Yaël Pachet est artiste (elle est choriste à l'opéra de Nantes), elle est également auteure et a publié *On est bien, on a peur* aux éditions Verticales en 2002.**



## Bibliographie de Pierre Michon

*Vies minuscules*. Gallimard 1984. Folio 2895  
*Vie de Joseph Roulin*. Verdier 1988.  
*L'empereur d'occident*. Fata morgana 1989.  
*Maîtres et serviteurs*. Verdier 1990.  
*Rimbaud le fils*. Gallimard 1992. Folio 2522  
*La Grande Beune*. Verdier 1996.  
*Le Roi du bois*. Verdier 1996.  
*Trois auteurs*. Verdier 1997.  
*Mythologies d'hiver*. Verdier 1997.  
*Abbés*, in *Les passants immobiles*. Joca Seria 2001.  
*Abbés*. Verdier 2002.  
*Corps du roi*. Verdier 2002.

Dans notre texte, de nombreux extraits cités proviennent de ces titres, mais aussi d'entretiens de Pierre Michon avec Yaël Pachet (revue *Esprit* d'octobre 2000), Thierry Guichard (*Le Matricule des Anges* de décembre 1993) et Jean-Christophe Millois (revue *Prétexte* de l'été 1999). Il faut citer enfin : *Compagnies de Pierre Michon*, hommage collectif aux éditions Verdier, 1993, ainsi qu'un numéro spécial de la revue *Scherzo*.

## Sur Pierre Michon

L'œuvre de Pierre Michon suscite de très nombreux articles et commentaires. Nous nous contenterons ici de citer ici les actes du colloque de Saint-Etienne (mars 2001), rassemblés par Agnès Castiglione :  
*Pierre Michon, l'écriture absolue*. P.U. Saint-Etienne 2002  
Et bien sûr de Jean-Pierre Richard :  
*L'état des choses*. Gallimard 1990  
*Quatre lectures*. Fayard 2002  
Pour les lecteurs les plus curieux, il faut absolument recommander le site des éditions Verdier : <http://www.editions-verdier.fr>  
Où l'on trouve notamment une bibliographie très exhaustive et raisonnée, établie et mise à jour par Agnès Castiglione qui ne fait pas moins de douze pages ! Ainsi que de nombreux extraits d'articles et d'entretiens.

## Remerciements

Ce dossier a été réalisé l'été 2003 par Alain Girard-Daudon pour les librairies Initiales, sur une maquette de Brigitte et Bernard Martin des éditions Joca Seria, dont il faut saluer le talent et la patience...

Il est constitué de témoignages inédits, textes aimants, proses d'amis écrivains, journalistes, libraires, éditeurs, qui vont voulu ici dire leur admiration pour un écrivain et une œuvre immense.

Merci à Pierre Bergounioux, Gérard Bobillier, Agnès Castiglione, Christian Garcin, Jean-Claude Lebrun, Catherine Martin-Zay, Pierre Pachet, Yaël Pachet, Jean-Claude Pinson, Jean-Pierre Richard, Olivier Rolin.

Merci aux photographes, notamment Mickael Bourdaud'hui, Richard Dumas, Michel Vandenberg, Bernard Maume, Sophie Bassouls.

Merci à Christine.

Ce dossier bien sûr est dédié à Pierre Michon.

Mais il est aussi dédié à Jean-Pierre Richard, qui fut mon merveilleux professeur.



# initiales

GROUPEMENT DE LIBRAIRES

[www.initiales.org](http://www.initiales.org)

## Antipodes

8, rue R. Schuman  
95880 Enghien  
Tel.: 01 34 12 05 00  
Fax: 01 34 17 69 26

## L'Astrée

69, rue de Lévis  
75017 Paris  
Tel.: 01 46 22 12 21  
lastree@online.fr  
<http://www.l-astree.com>

## Blandine Blanc

19, rue Pierre Bérard  
42000 Saint-Etienne  
Tel./Fax: 04 77 32 58 49  
librairiebb@free.fr

## La Boucherie

76, rue Monge  
75005 Paris  
Tel.: 01 42 17 08 80  
Fax: 01 42 17 08 81  
contacts@laboucherie.com  
<http://www.laboucherie.com>

## Le Bruit des Mots

11, place du Marché  
77100 Meaux  
Tel.: 01 60 32 07 33  
Fax: 01 60 32 07 34  
bruit.des.mots@wanadoo.fr

## Le Cadran Lunaire

27, rue Franche  
71000 Mâcon  
Tel.: 03 85 38 85 27  
Fax: 03 85 40 92 16  
cadran.lunaire@wanadoo.fr

## Comme Un Roman

27, rue de Saintonge  
75003 Paris  
Tel.: 01 42 77 56 20  
Fax: 01 42 77 56 20  
commeunroman@wanadoo.fr  
<http://www.comme-un-roman.com>

## Les Cordeliers

13, côte des Cordeliers  
26100 Romans-sur-Isère  
Tel.: 04 75 05 15 55  
Fax: 04 75 72 50 56  
libcordeliers@wanadoo.fr

## L'Écritoire

30, place Notre-Dame  
21140 Semur-en-Auxois  
Tel.: 03 80 97 05 09  
Fax: 03 80 97 19 89  
ecritoire@wanadoo.fr

## Le Grain des mots

13, bd du Jeu de Paume  
34000 Montpellier  
Tel.: 04 67 60 82 38  
Fax: 04 67 62 82 91  
info@legraindesmots.com

## Gwalarn

15, rue des Chapeliers  
22300 Lannion  
Tel.: 02 96 37 40 53  
Fax: 02 96 46 56 76  
librairie.gwalarn@wanadoo.fr

## Lucioles

13, place du Palais  
38200 Vienne  
Tel.: 04 74 85 53 08  
Fax: 04 74 85 27 52  
lucioles@free.fr

## Maupetit

142-144, La Canebière  
13001 Marseille  
Tel.: 04 91 36 50 50  
Fax: 04 91 36 50 79  
maupetit@wanadoo.fr

## Le Merle Moqueur

37, rue de Bagnolet  
75020 Paris  
Tel.: 01 40 09 08 80  
Fax: 01 40 09 86 60  
lemerlemoqueur@wanadoo.fr  
<http://www.lemerlemoqueur.fr>

## Millepages

174, rue de Fontenay  
94300 Vincennes  
Tel.: 01 43 28 04 15  
Fax: 01 43 74 44 13  
millepages@wanadoo.fr

## Millepages Jeunesse

133, rue de Fontenay  
94300 Vincennes  
Tel.: 01 43 28 04 50  
millepagejeunesse@wanadoo.fr

## Les Mots Passants

2, rue du Moutier  
93300 Marseille  
Tel./Fax: 01 48 34 58 12

## L'Odeur du Temps

35, rue Pavillon  
13001 Marseille  
Tel.: 04 91 54 81 56  
Fax: 04 91 55 59 64  
lib-temps@free.fr

## Quai des Brumes

35, quai des Bateliers  
67000 Strasbourg  
Tel.: 03 88 35 32 84  
Fax: 03 88 25 14 45  
quaidesbrumes@club-internet.fr

## La Réserve

14, rue Henri-Rivière  
78200 Mantes-la-Jolie  
Tel.: 01 30 94 53 23  
Fax: 01 30 94 18 08  
librairie.lareserve@wanadoo.fr

## Le Scribe

115, faubourg Lacapelle  
82000 Montauban  
Tel.: 05 63 63 01 83  
Fax: 05 63 91 20 08  
libscribe@aol.com  
<http://www.lescribe.com>

## Les Signes

5-7, rue des Domeliers  
60200 Compiègne  
Tel.: 03 44 38 10 18  
Fax: 03 44 38 10 21

## Le Square (L'Université)

2, place D' Léon-Martin  
38000 Grenoble  
Tel.: 04 76 46 61 63  
Fax: 04 76 46 14 59  
libsquar@club-internet.fr

## Vent d'Ouest

5, place du Bon-Pasteur  
44000 Nantes  
Tel.: 02 40 48 64 81  
Fax: 02 40 47 62 18  
librairie.vent.douest@wanadoo.fr

## Vent d'Ouest au Lieu Unique

2, rue de la Biscuiterie  
44000 Nantes  
Tel.: 02 40 47 64 83  
Fax: 02 40 47 75 34  
vent.douest-lieu.unique@wanadoo.fr

## Voix au Chapitre

67, rue Jean-Jaurès  
44600 Saint-Nazaire  
Tel.: 02 40 01 95 70  
Fax: 02 51 76 39 32



## Ce dossier vous est offert par les librairies Initiales

Initiales  
Groupement de libraires.  
174, rue de Fontenay  
94300 Vincennes

## Contact Initiales

James Vrignon  
61, avenue Secrétan  
75019 Paris  
Tel.: 01 42 40 03 21  
Fax: 01 42 40 41 98  
info@initiales.org